

ÉMILE ZOLA

L'architecte

LES ROUGON-MACQUART

Émile Zola
Laffont, collection Bouquins
1991, 1400 pages.

Alain Charbonneau

A RCHITECTURE : c'est le mot qui vient spontanément à l'esprit lorsqu'on considère l'ensemble des *Rougon-Macquart* d'Émile Zola. Avec ses quelque 8000 pages réparties sur 20 romans, cette « histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire » est l'une des rares œuvres, aux côtés de la *Comédie humaine*, à revendiquer un statut de monument. Elle-même conçue sous le second Empire, mais écrite aux premières heures de la 3^e République, elle trouve bien que, pendant qu'on démolissait Paris sous la férule du baron Haussmann, Zola, lui, ce fils d'ingénieur italien et de mère française, évitait constructions, édifices, charnières, fondations — le tout en caractères d'imprimerie.

Né à Paris en 1840, le futur auteur de *Germinal* gardera d'une enfance passée à Aix le goût du grand air et le la marche : les bancs d'école ne lui collent pas aux fesses, et faire les 400 coups avec son jeune ami Cézanne ou lire Hugo et Musset l'excitent davantage que les exercices scolaires. De retour à Paris à la fin de l'adolescence, il échoue au bac, puis fait ses premières armes dans le journalisme — une expérience déterminante qui lui permet d'affûter son style et de concevoir la méthode qui donnera naissance au « roman expérimental ». Le naturalisme est né, à la fortune duquel Zola va associer son nom pendant plus de 20 ans. Comme Balzac avant lui, il se prépare à faire concurrence au monde qu'il veut peindre. Seulement, homme de terrain, il se veut moins romancier qu'historien et savant : « Me faudra-t-il donner des noms, arracher des masques, pour prouver que je suis historien ? »

Non content de promener des miroirs le long des chemins, comme le faisait l'écrivain réaliste, et de concevoir une œuvre qui soit le simple reflet de la réalité, Zola occupe les lieux et entend de percevoir scientifiquement les mystères du monde et de rendre compte par écrit de cette dissection. De tous les écrivains, il est sans doute celui, pour le meilleur et pour le pire, qui a cherché avec le plus d'obstination à subordonner les audaces de l'imagination à la rigueur froide de l'observation.

Voilà sans doute pourquoi on l'imagine mal, assis, penché sur sa table de travail, séchant, comme Flaubert, sur une phrase une journée en-

tière pour, le soir venu, la vouer à la rature. C'est arpentant Paris ou Aix (qu'il rebaptise Plassans) qu'il faut plutôt se le représenter, les narines frémissantes pour bien humer les pestilences des fromageries comme les parfums des jardins, les yeux plus grands que la panse, scrutant le grand et le petit avec la boulimie d'un peintre de natures mortes, les oreilles indiscrettes, à l'affût des bribes de conversations entre poissonnières et bouchers, et le crayon enfin toujours en alerte, prêt à croquer à la diable cette marée d'impressions avant qu'elle se retire.

À dire vrai, l'oeuvre de Zola ne loge pas dans ses livres, mais peut-être bien dans ses carnets où, en ethnographe de l'espace social, il consigne ses observations. C'est là que les choses, aussitôt vues, aussitôt dites, marquent le roman du sceau du document. C'est là encore que nous surprenons notre homme en flagrant délit de plagiat du monde et de ses apparences. Merde ou diamant, l'écrivain naturaliste ne répond pas de ce qu'il découvre : pour lui, il s'agit de « dire ce qui est ». Enquêtes, minutieuse investigation du réel, études sous toutes ses formes : c'est ce que l'écrivain découvre qui répond de lui. Les romans, eux, coulent de source, presque naturellement, leur originalité ne tenant qu'à la gestion méthodique des notes accumulées. Peu de ratures, recherche nulle de l'expression : tout le travail s'effectue sur le terrain, au coeur même des choses et des hommes, en marge de la page blanche.

Pour qui veut plonger tête première dans cette entreprise colossale, Laffont publie l'intégrale des *Rougon-Macquart* dans sa collection « Bouquins », ces invertébrés de l'édition qui se manipulent aussi mal qu'un vieux matelas mou qu'on déménage. Cette collection est devenue depuis quelques années, après la Pléiade gallimardienne, la seconde succursale des universités pour l'édition critique des oeuvres grand public. Récemment, celle de Poe faisait date, et celle de Zola offre aujourd'hui tout ce que le friand d'histoire, le fanatique des sources et le curieux de la genèse des oeuvres sont en droit d'attendre d'une édition dite « sérieuse ». Cinq tomes dont quatre à venir.

Le premier disponible regroupe les quatre romans fondateurs : *La fortune des Rougon*, *La Curée*, *Le ventre de Paris*, *La conquête de Plassans*. Une introduction succinte, signée Colette Becker (la spécialiste, avec Henri Mitterand), retrace l'histoire de l'oeuvre, de l'embryon fécondé au projet achevé ; une chronologie synoptique vous renseigne au besoin sur l'histoire politique et cul-

Voir page D-4 : Zola

ANDRÉ BROCHU

L'optimiste mélancolique

Odile Tremblay

CHEZ NOUS, les écrivains sont peu nombreux à pratiquer l'auto-dérision comme un des beaux-arts, ce périlleux exercice de voltige étant identifié à une certaine forme d'humour juif plutôt qu'aux facéties burlesques de nos compatriotes pure laine. André Brochu est cet oiseau rare aux plumes hirsutes de notre littérature qui s'amuse à se flageller tout en rigolant (sur le mode désespéré), en se payant sa tête, celle de son personnage et peut-être même, un coup parti, celle du lecteur en sus.

La croix du nord, succulente et caustique petite *novella* publiée chez XYZ, vient de lui valoir le prix du Gouverneur général, section roman francophone. Et c'est tout à l'honneur de cette très sérieuse institution nationale de récompenser un ouvrage aussi peu conventionnel, couronné d'épines et bercé de grincements de dents. André Brochu, lui, se félicite de rafter avec le prix « une audience inespérée pour une oeuvre si littéraire ». Sans compter que les distinctions canadiennes risquent de devenir une espèce en voie de disparition dans un Québec qui rêve à nouveau de prendre le large. « Un de mes amis me disait : tu seras peut-être le dernier à recevoir le prix. Mais les choses ne vont pas si vite au pays du Québec... », soupire celui qui fonda autrefois le Mouvement pour l'unilinguisme français au Québec.

Je le rencontre à Toronto, après la remise des prix, au bar de l'hôtel. À 49 ans, ça l'amuse d'être enfin découvert et lancé comme romancier. « J'aime l'idée que la relève ait de la barbe au menton », sourit-il. André Brochu est du genre pince-sans-rire. Il ressemble au narrateur de son livre qui tout au long de *La croix du Nord* s'analyse, souffre, s'accuse et rit. « Il faut bien prendre les matériaux quelque part », note l'écrivain

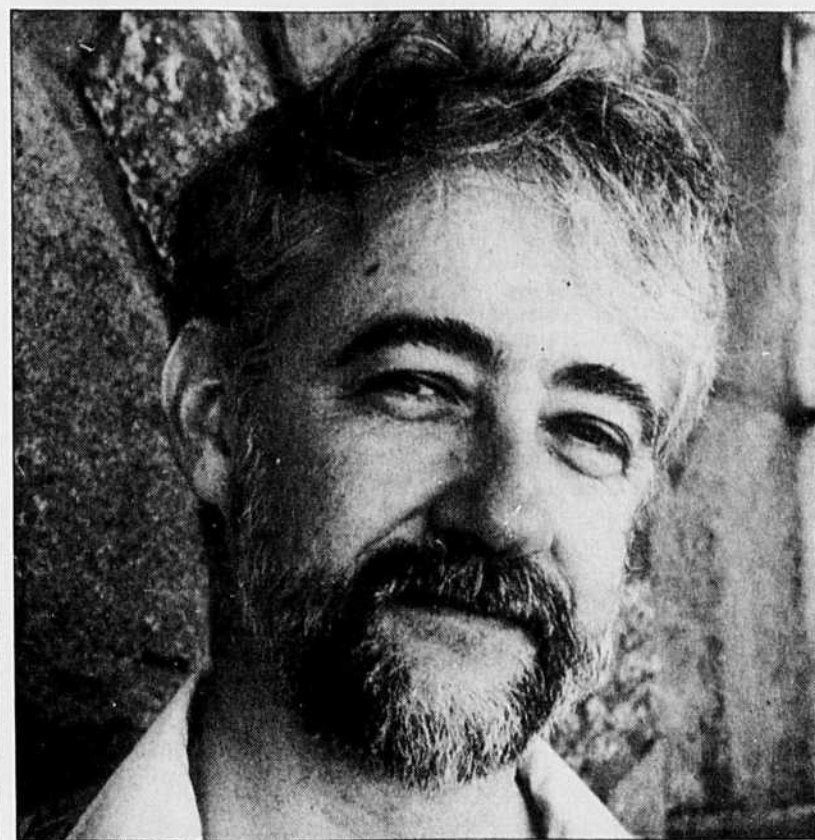


PHOTO JACQUES GRENIER

André Brochu, lauréat du prix du Gouverneur général pour le roman.

en se qualifiant lui-même d'optimiste mélancolique et de contradiction vivante.

« Ma vie est un désastre raisonnable, compte tenu des merveilles que prometait mon jeune âge et des demi-échecs qui tiennent lieu de réalisation. Mais les promesses étaient pourries », dira quelque part son personnage. *La croix du Nord* raconte les affres de Raoul, professeur, époux et père de famille encombré d'une croix symbolique qu'il trimalle aux quatre vents d'une vie somme toute décevante. Et le jour où il découvrira sa femme dans les

bras de son meilleur ami d'enfance, la déception se fera désespoir. « Raoul porte le poids de ses contraintes intérieures, explique l'auteur. Et l'amour et l'amitié forment les deux montants de son instrument de supplice ». André Brochu a voulu mettre en scène un sorte de chemin de croix à travers une oeuvre où l'humour se nourrit à même la tragédie et les pires souffrances intérieures d'un personnage dont les fantômes assombrissent tout l'univers. « Raoul est un masochiste qui se punit lui-même pour les agressions qui lui tombent dessus. Mais l'humour lui

offre un mode de rédemption, une distance par rapport à son malheur. »

Chemin de croix, rédemption : thème connu. « L'imagerie judéo-chrétienne a été si importante au cours des siècles qu'on ne peut s'en défaire, explique André Brochu. Comme beaucoup de Québécois de ma génération, j'ai été très marqué par la religion tout en croyant ne pas l'être, luttant contre mes influences catholiques. Mais si j'ai réussi à m'en départir sur le plan idéologique, au niveau émotif des séquelles sont restées. J'ai une conscience athée et un subconscient catholique. Pas très confortable. Alors, mon personnage hérite de tout ça. À la fin du roman, il meurt et ressuscite, comme le Christ. »

Le défi littéraire d'André Brochu a été de chercher à créer des associations d'images nouvelles, de transformer des états de pensée en états de langage. « La réalité surgit à l'intersection des mondes intérieurs et extérieurs à travers un dépassement de soi-même. L'écriture permet cette transcendance. » Le romancier s'est retrouvé en pays connu dans le *Lolita* de Nabokov. « Car là aussi un personnage vivait une damnation intérieure. »

André Brochu n'est pas un nouveau venu en littérature. En 1973, il avait publié *Adéodat I*, roman burlesque qui mettait en scène là aussi un personnage de rédempteur judéo-chrétien. On lui doit surtout de la poésie, dont les recueils *Étranges dormantes* publiés en 1957, *Défilé contre défilé* en 1965 et *Particulièrement la vie change*, en 1990. « Mais qui lit la poésie ? demande-t-il, mélancolique, en disant conserver espoir que les gens reprennent goût un jour à l'écriture intime et exigeante du poème. »

Il est né à Saint-Eustache de parents lettrés qui n'ont pas découragé sa boulimie de lectures. À 10 ans, il lisait Racine, Corneille, Hugo et le journal Spirou. À 14, il publiait ses

Voir page D-4 : Brochu

L'amadoué Mozart

Carol Bergeron

A PPROFONDIR la connaissance de Mozart, c'est l'aîmer plus encore. Or pour le bicentenaire de sa mort, le marché de l'édition lui a consacré une attention telle qu'aucun musicien n'en avait jamais reçue en si peu de temps.

Certains penseront peut-être que, pour ce génie qui avait déjà fait couler beaucoup d'encre, l'année 1991 aura été marquée par la surenchère des propos. Mais pour une fois que les projecteurs se sont braqués sur la vie et l'oeuvre d'un compositeur, pourquoi s'en plaindrait-on ?

Il est vrai cependant que la forte médiatisation de l'anniversaire aura non seulement profité au marché de l'édition mais encore aux industries du disque et du concert. Tout aura été prétexte à célébrer un créateur « accessible », en cette fin du 20^e siècle où la création musicale contemporaine passe difficilement la rampe et s'ajuste mal aux lois de la rentabilité économique. Rentable, le « produit Mozart » aura ainsi été vendu sous toutes ses formes.

Cela dit, en devenant l'objet de la curiosité populaire, en se « démocratisant », l'oeuvre du maître n'est pas devenu pour autant une nourriture de *fast food* ; elle s'apparente encore à cette cuisine raffinée qui ne s'accorde pas avec la bouteille de ketchup et la canette de coke.

Ouvrages généraux, biographies, généalogies et voyages, études analytiques, esthétiques, critiques et comparatives, musique religieuse et profane, lied, opéras, concertos, symphonies et musique de chambre, les défricheurs du « continent mozartien » se sont mis à la tâche afin de le rendre accessible au plus grand nombre, intelligible sans le déformer.

Il va sans dire qu'il n'est pas dans mon propos de suggérer un seul livre qui contiendrait le « tout Mozart ». Existerait-il que cet ouvrage nous priverait du plaisir de découvrir ce génie de la musique à travers la di-

versité des sensibilités qui l'ont approché depuis deux siècles, soit à partir de la première biographie écrite par Franz Xaver Niemetschek, en 1798. Qu'on ne se méprenne pas, point n'est besoin de tout lire, les biographies, par exemple, sont vraiment très nombreuses. Abandonnons à l'indifférence celles qui sacrifient trop volontiers à la mémoire d'un « divin Mozart » sur lequel elles évalent de poser le sérieux d'un oeil critique. Évitions également, du moins dans un premier temps, le *Mozart* de Wolfgang Hildesheimer qui en donne une lecture résolument décapante dont certains, comme le musicologue Pierre-Antoine Huré, ont sérieusement mis en cause les méthodes de critique intellectuellement inacceptables — (paru chez Latéès en 1979, réédité en 1991 dans la collection Agora, en livre de poche).

Dirigeons-nous plutôt dans la lignée des ouvrages qui traitent de l'homme et l'oeuvre. À ma connaissance, sont encore inaccessibles pour nous les travaux en langue allemande d'un Georg Nikolaus Nissen, second mari de Constance Mozart (1828, plus de 900 pages), d'un Otto Jahn (1859, quatre volumes) ou d'un Ritter Ludwig Von Koehler (1862), auteur du fameux catalogue des oeuvres de Mozart auquel il donna son nom.

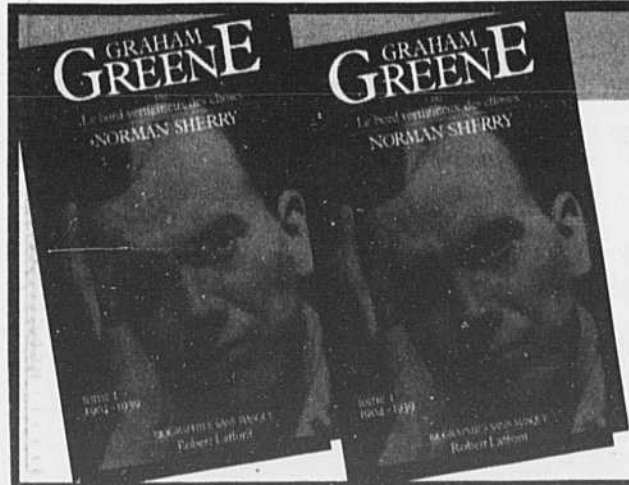
À titre de curiosité, on peut lire en diagonale, surtout pour la qualité de l'écriture, *La vie de Mozart* de Stendhal ; le principal mérite de cet opuscule est d'avoir été écrit en 1814, à une époque où la littérature « mozartienne » française n'abondait pas. Toutefois, dépourvu de compétence musicologique et sans scrupule à l'égard de ses sources, l'écrivain aborde un sujet qui lui échappe — (éditions Climats, 94 pages, paru en 1990). Plus valable est le *Mozart* d'Alexandre Oulibicheff. Ce diplomate russe, admirateur inconditionnel du compositeur, laissa ce que l'on considère comme la plus importante somme publiée en français au 19^e siècle et qui fut par la suite souvent

Voir page D-4 : Mozart



PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Wolfgang Amadeus Mozart



GRAHAM GREENE

ou

Le bord vertigineux des choses Tome I (1904-1939)

par Norman Sherry

L'une des grandes biographies littéraires d'aujourd'hui

Au coeur de ce premier volume, Norman Sherry nous montre un jeune Greene inconnu : passionné et romantique, obsédé par l'omniprésence du mal, tenté de mettre sa vie en jeu. Il retrace aussi ses multiples voyages et séjours à travers le monde, notamment en Afrique et au Mexique, nous entraînant au plus profond du territoire étrange et inquiétant que Greene avait fait sien.



ROBERT LAFFONT

La pucelle en Econoline

Robert LÈVESQUE
Le Bloc-notes

C'EST À RIMOUSKI, en 1970, que j'ai assisté à une représentation de *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc ?* par le Grand Cirque Ordinaire. Dans la salle académique du vieux Séminaire, là où j'avais connu dans les années 50 un premier émoi théâtral (la représentation de *La Flûte enchantée* par les Marionnettes de Salzbourg!), débarquait en trombe une troupe d'hurluberlus. J'avais 27 ans, jeune journaliste, et j'en avais vu d'autres! mais le souvenir précis de cette représentation d'il y a 21 ans c'est encore, impression tout à fait anti-théâtrale au demeurant, la beauté de l'anarchie, la joie d'un je m'en foutisme assumé, et la forte impression que l'avenir appartenait à ces six-là même s'ils avaient les gueules de ceux qui se lèvent tard... Ils donnaient un spectacle improvisé mi-axé sur *Procès de Jeanne d'Arc* à Rouen de Bertolt Brecht, et ils en avaient fait une farce qui se voulait fort nationaliste dans ce Québec vigoureux d'avant octobre 70 (c'est après que ça s'est gâté...), ce Québec naïf et fier qui venait de voir sept députés péquistes entrer à l'Assemblée nationale, portés par un feu, un goût de pays à soi, une indépendance à conquérir, et (oui), William Johnson, j'assume l'histoire) les Anglais à «bouter» dehors comme la pucelle d'Orléans l'avait fait dans son



Paule Baillargeon dans le rôle de Jeanne d'Arc.

Moyen-Âge.

Les six saltimbanques du Grand Cirque Ordinaire, étonnamment mis sous contrat de tournée au conventionnel Théâtre Populaire de Québec (Albert Millaire devra démissionner pour cette audace), portaient partout au Québec leurs rires libérateurs et leurs cris indépendantistes. Jeanne d'Arc était pour eux, et leurs publics complices, la résistante, la rebelle, et par d'habiles détours burlesques et familiaux à la fois pérennes et contemporains, et des improvisations folles (entre autres une récitation du chapelet moubilaire qui pouvait s'étirer s'étirer), ce procès devenait celui de la soumission canadienne-française à l'occupant de 1760. En 1968, il y avait eu *Les Belles-soeurs* et *L'Ostidshow*. Notre

glassnost politico-artistique s'étendait avec les six du Grand Cirque. La fin des années soixante, décidément, c'était quelque chose de la rencontre du rire et du politique, du burlesque et de la contestation. On n'a plus revu cela depuis... Aujourd'hui le rire est organisé « juste pour rire », il est purement insignifiant. Et de quoi, de toutes façons, rirait-on dans le dédale sans fin de notre histoire politique épuisante de redite et de bêtise où l'indépendance est devenue une notion à peu près égale au sort du purin de porc. Le rêve de 1970 est passé. Jeanne d'Arc s'est tannée...

C'est un peu l'intérêt de l'anthropologue que l'on aura donc en lisant le « manuscrit » de *T'es pas tannée, Jeanne d'Arc ?* publié 21 ans plus tard aux Herbes rouges, manuscrit que l'un des saltimbanques du Grand Cirque, Guy Thuavette, a patiemment reconstitué. Ce n'est pas vraiment une pièce, ça se lit même très mal, mais il y a là entre les lignes (pas seulement pour ceux qui ont vu ce spectacle) la trace d'un groupe qui réinventait le théâtre en se l'appropriant sans complexes, et rejoignait sans contraintes ce qui en fait son essence, cette simplicité du théâtre que Lope de Vega résumait à trois planches, deux personnages, une passion.

Daniel Mesguich fait un théâtre à l'opposé de la geste désordonnée que menaient Raymond Cloutier, Paule Baillargeon, Suzanne Garceau, Jocelyn Bérubé, Claude La Roche et Guy Thuavette au temps du Grand Cirque et de la fin des années 60. Né à Alger, habitué par le théâtre, il est

l'un de ceux, en France, qui produit des spectacles (*Hamlet*, *Lear*, *Tête d'Or*) clamant le plus l'autonomie de la mise en scène. À la débânde joyeuse, il oppose la manie tragique de la précision intellectuelle. Il préfère l'énigme au sens, ou au message clair. Sous la bibliothèque, le théâtre...

Il publie au Seuil un anti-livre, parce que, écrit-il, c'est impossible d'écrire sur le théâtre. Ces notes ne sont que le tuilage de pages de livres qu'il n'écrira pas. Soit! Mesguich est brillant. Il sait qu'il faut décevoir le spectateur dans son attente, pour pouvoir le surprendre... Au-delà de « l'éternel éphémère » du théâtre, Mesguich a-t-il quelque chose en commun avec la *Jeanne d'Arc* du Grand Cirque de 1970? Oui, lorsqu'il écrit: « Le théâtre rend le passé au présent, et du même coup, il fait entendre tout ce qui, dans ce que nous tenions pour le présent, était répétition ». C'est exactement le projet non formulé que le Grand Cirque Ordinaire promenait aux quatre coins du Québec dans son *Econoline*, en 1970.

Le Grand Cirque séduisait au lieu de surprendre, son théâtre n'était qu'immédiat et généreux. Et ils se couchaient sans doute trop tard... parce que l'avenir n'a pas appartenu à leur Jeanne d'Arc et la pucelle d'Orléans n'est pas devenue le symbole du Québec. On a maintenant compris qu'on ne «boute» plus dehors quiconque, et c'est Jean-Marie Le Pen qui l'aime encore le plus la pucelle!

T'es pas tannée, Jeanne d'Arc ?, Les Herbes rouges/Théâtre, 1991. **L'éternel éphémère**, Daniel Mesguich, Seuil, Fiction & Cie, 1991.

LA VITRINE DU LIVRE

LE FAUCON
Marie Laberge
Boréal, 147 pages

Le Boréal vient de lancer une nouvelle collection. Sous la direction de Marie Laberge, cette maison d'édition va publier en effet des textes écrits pour le théâtre. Incidemment, le premier texte publié porte la signature de Marie Laberge! Il s'agit de *Le faucon* créé simultanément à Québec et Montréal en octobre dernier. À la mi-janvier, la directrice de cette collection baptisée tout simplement *Théâtre* proposera *Anna* de Robert Clang.



SORCIÈRES DE MAI

Josef Skvorecky
Éditions du Roseau, 293 p.

Josef Skvorecky est né en 1924. Dans la foulée de l'invasion soviétique en 1968, il émigre au Canada et fonde rapidement la maison d'édition *68 Publishers*. Aujourd'hui, il nous propose un recueil de nouvelles intitulé *Sorcières de mai*. Les six récits qui composent ce recueil ont la course à l'amour et le jazz en commun. Page 68: « Dans ma tête, je continuais de parler à cette fille étrange et mystérieuse, et cela devenait aussi facile qu'improviser un solo de saxo ténor dans *Sweet Georgia Brown*, cet air magnifique qu'à l'époque nous aimions tant ».

DANSER À MONTRÉAL

Iro Tembeck
Presses de l'Université du Québec, 335 pages

Depuis 1980, Iro Tembeck est historienne de la danse à l'UQAM. Auparavant, elle fut danseuse. Son livre, *Danser à Montréal*, est un ensemble de portraits des danseurs et chorégraphes qui tout au long du présent siècle ont animé le monde de la danse montréalaise. Ballet classique, danse moderne, expérimentation, influences orientales, tout y passe. Page 284: « La nouvelle danse, elle, attire l'intelligentsia, les étudiants et les artistes d'avant-garde. Mais le grand public, malgré l'essor chorégraphique du Québec, demeure encore analphabète et sans véritable culture chorégraphique ».

LETTRES DANGEREUSES

À YVES BEAUCHEMIN
Henri Tranquille
V.I.B. Éditeur, 162 p.

Henri Tranquille, faut-il le rappeler, a été libraire pendant 38 ans. Pendant plusieurs années, et parallèlement à son métier de libraire, il a correspondu avec Yves Beauchemin. Toutes écrites au cours des années 70, ces lettres sont autant de réflexions sur les politiciens, la littérature et l'histoire. Page 105: « La grande littérature en ennue jamais, contrairement aux casse-pieds si moroses du prétendu nouveau roman et de la prétendue nouvelle critique. Gens barbants et œuvres de carton-pâte! ».

RETOUR À USHUAIA

Paolo Barbaro
La découverte, 262 p.

« J.E. » est une passagère, l'unique passagère, d'un cargo anglais nommé *Portland* faisant route vers l'Amérique du Sud. Au cours de ce périple, J.E., soit Gretel, se lie d'amitié avec Bosko, officier des machines. « Le temps du voyage vers la Terre de Feu, où sa famille s'est réfugiée quand elle était enfant, Gretel note chaque jour pour Bosko des fragments de ses souvenirs et de ses espoirs ». *Retour à Ushuaia* est le journal d'un voyage. Son auteur, Paolo Barbaro, est un écrivain italien.

DE LA PEINTURE MODERNE

EN GÉNÉRAL ET DE LA SPÉCULATION EN PARTICULIER
Maitre Binoche
Le pré aux clercs, 204 p.

Premier commissaire priseur à avoir « vendu » des tableaux contemporains chez Drouot, le Sotheby's à la française, Maître Binoche livre ici ses « coups de gueule et coups de marteau, ses points de vue et griefs sur l'art moderne et la spéculation ». Page 68: « Bernard Buffet s'est à peine enlaidi en 20 ans; l'impression d'horreur qu'il peut susciter est une illusion née de sa prolixité. Mais le monstre est tout doré d'un argent qui ne reflète plus nos goûts ».

PROMOTEURS ET PATRIMOINE URBAIN

Jean Cimon
Mériدين, 380 p.

Urbaniste aujourd'hui à la retraite, Jean Cimon dit de son livre qu'il « ferme la boucle de mon itinéraire personnel en urbanisme. Il m'a permis de comprendre la force d'inertie de la magistrature devant le confort sécurisant de l'ordre établi par la minorité dominante, de comprendre que les élus municipaux et les comités de citoyens en sont réduits à dialoguer par experts interposés; de comprendre que l'idéal des urbanistes des années cinquante a émigré chez les écologistes et les environnementalistes... de comprendre que les urbanistes ne sont plus les chefs d'orchestre de la symphonie urbaine ».

BERLIN

De l'utopie communiste au capitalisme utopique
Axel Maugé
Humanitas, 84 pages



Depuis la chute du mur de Berlin, il se passe rarement une semaine sans qu'un intellectuel communique le fruit de ses analyses sur la situation qui prévaut en Allemagne. Axel Maugé est professeur à l'Université McGill. Il s'est rendu en Allemagne. Il a observé. Il a constaté. Aujourd'hui, il rend compte. Page 74: « La France peut également tirer parti de l'effondrement moral du communisme pour que ses idées, fondatrices d'une des civilisations majeures de cette planète, reprennent de l'influence à l'Est ».

LA RECHERCHE

N° 238 • DÉCEMBRE 1991 • 6,55 \$

- LES PRIX NOBEL 1991
- LA RÉHABILITATION DES PLANS D'EAU
- LA CHIMIE DE L'ANXIÉTÉ
- TOURBILLONS ET SUPERFLUIDITÉ
- LE CHÔMAGE EST-IL DÛ AU PROGRÈS TECHNIQUE?

DOSSIER:
Les techniques de l'imagerie moléculaire



LA RECHERCHE

LA PREMIÈRE REVUE D'INFORMATION SCIENTIFIQUE

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT — UN AN : 49,00 \$ + (TPS)
Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE au prix de 49,00 \$ + 7 % (TPS) = 52,43 \$

Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

À retourner accompagné de votre règlement à: Diffusion Dimédia, 539, boui. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2

« Un délai de 6 à 12 semaines interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) le sera pour un an à compter du premier numéro reçu »

LA VIE LITTÉRAIRE

Serge Truffaut

Il y a le Montréal des cartes postales. Le Montréal des calèches et de l'Église Notre-Dame. Puis il y a l'autre Montréal. Celui de la pauvreté, de l'indifférence et du chômage. Dans son nouveau numéro, la revue *Possibles* se penche sur ces questions. Elle propose une autopsie du « mal montréalais » en égratignant passablement l'administration Doré. Dans son éditorial, le comité de rédaction constate: « au fond, l'administration Doré est essentiellement devenue un pouvoir technocratique où toutes les décisions importantes sont prises par le cabinet du maire et les sept membres du Comité exécutif de la Ville, où le RCM après s'être débarrassée de son opposition interne, n'est plus qu'un écho affaibli de l'administration, et où le citoyen ordinaire n'a pas vraiment plus de place qu'au temps de Jean Drapeau, qui répondait quand même personnellement à chacune des lettres qu'il recevait ».

Pour souligner la publication de ce numéro qui marque incidemment son 15e anniversaire, la revue *Possibles*, en collaboration avec le département de sciences politiques de l'Université de Montréal, organise un débat qui se tiendra le 9 décembre. Jean-Paul Asselin de Solidarité-Populaire Québec, Gabriel Gagnon de la revue *Possibles*, Louise Lavolette, présidente du RCM, et Pierre-Yves Mélançon, politologue et membre de la Coalition démocratique de Montréal, participeront à ce débat. Lieu: 3200

Jean-Brillant, Université de Montréal, salle B3325, à compter de 19h 30.

Une nouvelle en une page

La revue XYZ, la revue de la nouvelle, propose pour la deuxième fois un recueil de nouvelles dont aucune ne dépasse une page. 65 auteurs ont collaboré à ce numéro spécial. Parmi ce groupe, mentionnons les signatures de Noël Audet, Charlotte Boisjoli, Gaëtan Brulotte, Anne Dandurand, Daniel Gagnon, Hélène Rioux, André Vanasse et Paul Zumthor. Ces 65 fictions mises à part, XYZ propose également un entretien avec André Berthiaume, et des nouvelles sur la nouvelle.

Libération d'un écrivain

Le Centre québécois du P.E.N. International nous informe que l'écrivain vietnamien Doan Quoc Sya vient d'être libéré. Né en 1923, à Hanoi, Doan Quoc Sya fut emprisonné une première fois de 1975 à 1980. Puis, le 4 mai 1984, il fut accusé d'être « réactionnaire ». On l'envoya dans les camps. Début 1988, il fut condamné à neuf ans de prison. Selon le P.E.N., « un rapport mentionne qu'avant même que leur procès soit commencé, les accusés avaient en main le libellé de leur sentence... ». En novembre 1988, sa peine fut réduite à huit ans. « Il devait donc être relâché en avril 1992, et devait être soumis, après sa libération, à une surveillance sévère durant cinq ans ». Au Centre québécois du P.E.N. international, c'est Louise Gareau-Des-Bois qui avait la responsabilité du dossier Doan Quoc Sya. Enfin, cet organisme rappelle qu'en octobre dernier 323 écrivains et journalistes étaient toujours en prison.

HEGEL et la phénoménologie de l'esprit



En vente chez votre libraire
DIFFUSION PROLOGUE

MARIE-ANDRÉE BEAUDET

Langue et littérature au Québec 1895-1914

Marie-Andrée Beaudet

Langue et littérature au Québec 1895-1914
l'Hexagone, coll. « Essais littéraires »
224 pages, \$22,95



Langue et littérature au temps de Nelligan. Le français québécois pouvait-il devenir une langue littéraire? La querelle exemplaire de Jules Fournier et Charles ab der Halden. Camille Roy le programmeur. Avant-garde et régionalisme: la guerre des appartenances. L'École littéraire de Montréal et la mission académique de la Société du parler français. L'enjeu littéraire « Émile Nelligan ». Des questions qui engagent aussi le présent.

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise



Madeleine Monette
AMANDES et MELON

468 pages — 24,95 \$

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

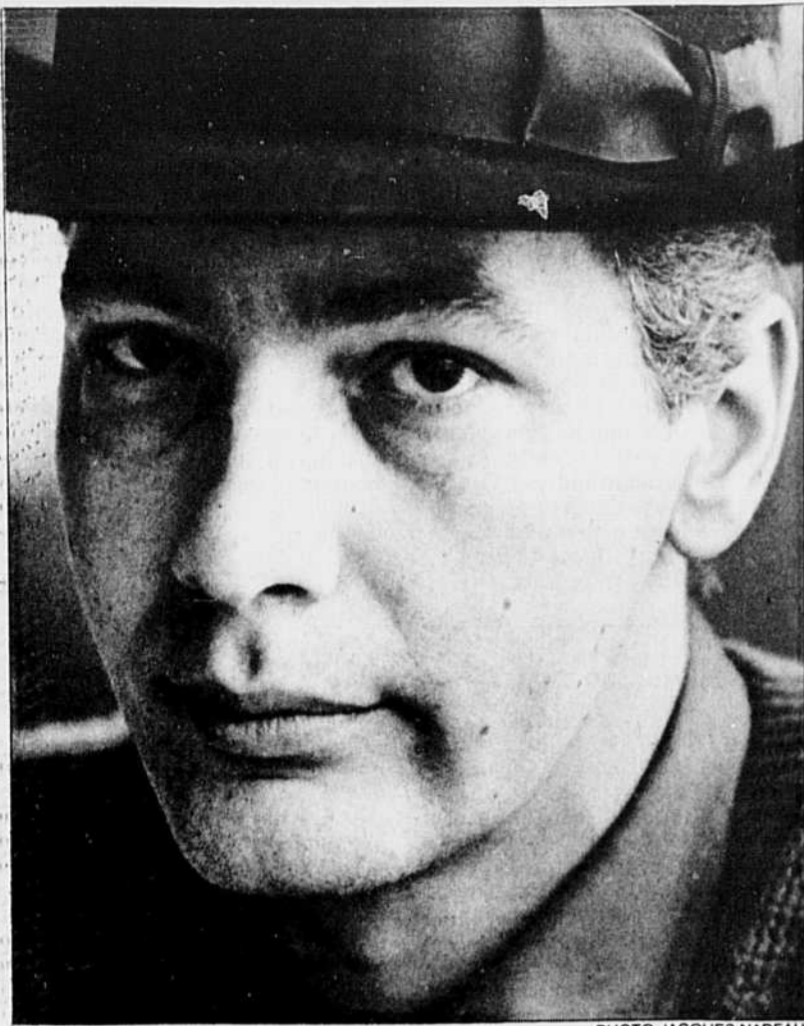
De la douleur de l'étreinte et de l'amour capricieux.

Avec ce troisième roman, Madeleine Monette compte parmi les grands écrivains de sa génération.

« Ce roman est une grande oeuvre, par son ampleur matérielle d'abord, ensuite par la profondeur de l'inventaire psychologique de chacun des personnages. (...) Il fallait, pour que ce roman complexe atteignît à la simplicité de l'oeuvre d'art, les dons d'écriture exceptionnels de la romancière. »

Réginald Martel, *La Presse*

le plaisir des Livres



Serge Provencher

SERGE PROVENCHER La vraie nature de Nestor

Odile Tremblay

ON CROYAIT que tout avait été dit : que la Licorne ne nous livrerait plus de secrets ni Racham le Rouge de trésors, que la Castafiore ne perdrait plus ses bijoux ni les Dupondt leurs chapeaux, que depuis que Georges Rémi était entré dans le silence éternel, le reporter du Petit vingtième avait dit son dernier mot et Milou, Haddock, Tournesol à sa suite. Eh bien, on avait tort. Car voici qu'un des habitants les plus méconnus mais combien précieux du château de Moulinsart prend aujourd'hui la plume pour livrer de fracassantes mémoires. J'ai nommé Nestor, loyal serviteur du capitaine, s'il en fut.

Nestor, ou plutôt Serge Provencher. Car c'est un professeur de français du Collège de Saint-Jérôme qui nous livre chez VLB, dans un style qu'il annonce raboteux, ampoulé, indéfendable et « grandvieux » (belgicisme signifiant « vaniteux ») les réflexions du célèbre larbin. Nestor, c'est le personnage qu'on connaît le moins, explique-t-il. Il est toujours en arrière. On le prend pour un con parce qu'il est obséquieux, mais il a des qualités extraordinaires : le dévouement, la fidélité, il travaille beaucoup, et puis j'aime sa gueule.

Serge Provencher est, comme on s'en doute, un tintinophile. Tout petit, sa mère le plongeait dans les aventures du reporter belge, au point qu'à cinq ans il pouvait les lire avant de savoir lire. « C'est Tintin qui m'a enseigné la géographie, la tolérance, le vocabulaire. Un mot comme chenaipan, on n'entendait pas ça dans les ruelles de Montréal. Grâce à Tintin, moi, je savais l'écrire ».

À sept ou huit ans, Serge esquisse déjà l'histoire de quelques personnages issus des albums d'Hergé. Nestor est du nombre. Puis la vie aspire dans son tourbillon l'admirateur d'Hergé. Il devient professeur, publie en 1977 une édition critique des oeuvres de Faucher de Saint-Maurice, récidive six ans plus tard avec *Erreur sur la personne*, un recueil de témoignages sur la santé mentale. On est loin du Tintin de son enfance. « Mais un jour, j'ai eu envie de prendre le large, d'écrire pour m'amuser ».

N'allez pas croire que *Les mémoires de Nestor* aient été pour autant rédigés à la va-vite. Le livre a requis trois années de travail à son auteur qui a pesé et signé ses mots (recherchés), en plus d'avoir à ses frais parcouru la Belgique à la rencontre de son anti-héros.

Personne n'avait eu jusqu'ici la bonne idée de fournir un semblant de vie personnelle, des émotions et même une enfance à un être aussi effacé que ce Nestor. On savait qu'il était passé du service des frères Loi-

seau à celui du capitaine Haddock. À part ça rien, ou presque. Provencher nous apprendra qu'il est né à Gand, qu'Azoëuf est son nom de famille, qu'il aime la littérature, Béla Bartok, et le film *L'assassin habite au 21*, qu'il vénère Tintin, quintessence de toutes perfections, qu'il est préoccupé par l'environnement et qu'un jour, il courtisa (et déroba même quelques baisers) à la veuve Cambier laquelle réprima un baillement devant l'ennui que lui inspirait son soupirant. « On l'imagine froid, hautain, alors qu'il est sensible et cultivé, me dit l'auteur, qu'il manque de confiance en lui ».

« Tout texte né de ma plume reste à l'image de mon physique, en somme : ingrat, inégal, bosselé, décevant », prévient l'auteur d'entrée de jeu. Ne cherchez pourtant pas dans *Les mémoires de Nestor* le récit linéaire de la vie du majordome. Le livre consiste surtout en petites chroniques, réflexions, bribes de passé, anecdotes en contrepoint sur quelques albums Tintin. « Le style est ampoulé parce que Nestor vient d'une époque où l'on trempait sa plume dans l'encrier pour faire de belles phrases ».

Serge Provencher dit être entré dans la peau de Nestor pour mieux le décrire. Le domestique est arrivé à la fin de sa vie. Tintin est mort. Seul Haddock a survécu. Sur cette trame, l'écrivain brode. Il a fait de Nestor, comme lui, un admirateur de Léautaud. « Mon livre est un mélange d'extrapolations à partir de l'oeuvre d'Hergé, de projection et d'imagination pure ». Mais Nestor ne contestera ici jamais sa caste ni ne vouera ses maîtres à la lanterne. « Son métier le rendait heureux ».

Une question s'impose : tout un chacun peut-il impunément écrire sur les personnages d'Hergé sans que ses héritiers ne lèvent un sourcil en guise de protestation ? La réponse est non. « Mais si j'avais demandé la permission avant, on ne me l'aurait jamais donnée ». Serge Provencher a donc commencé par écrire le manuscrit, puis il l'a expédié à Philippe Goddin de la Fondation Hergé qui lui accorda son feu vert (il aurait aussi bien pu lui refuser — dans ce cas, pas de publication). Par la suite, Castermann, en échange de droits symboliques, a permis qu'un dessin d'Hergé orne la couverture.

Et voici que ce Nestor revu et corrigé par un Québécois songe à conquérir l'Europe. En février, Serge Provencher espère l'emmener au Salon du livre de Bruxelles. La réaction des autochtones l'inquiète un peu. « Après tout, je ne suis pas Belge », dit-il. Tintin appartient-il vraiment à la patrie des moules-frites ? C'est ce que l'écrivain compte découvrir bientôt.

Au-dessous des arbres

LA VIE À MORT

Journal d'une suicidaire Xavière Sénéchal Quinze, 1991, 160 pages

Louis Cornellier

« JE CHOISIS de mourir parce que j'aime la vie. Je choisis de mourir parce que j'aime la vie. Je choisis de mourir parce que j'aime la vie. Vous me copiez cent fois cette évidence qui vous échappe, vous, mes amis, ma famille, mes thérapeutes », scandie, insistante et fouguese, la suicidaire avec laquelle Xavière Sénéchal n'a aucune résistance à s'identifier.

Son journal est funèbre, mais la vie lézarde incessamment les interstices de ce cachot autofabriqué. Du début jusqu'à la fin, *La vie à mort* dégage une tension extrême qui rend sa lecture foudroyante de malaise. Les coeurs pleurnichards risquent d'y engoultrir leur dose annuelle de larmes.

Le sujet a la lourdeur de mille boulets et le tragique de l'indicible. Pourtant, le paradoxe est remarquable, les mots qui le portent virevoltent avec fulgurance comme pour signifier que les requiem charrient parfois toute la beauté du monde même s'ils sont entonnés sur des tombes ou au-dessous des arbres : « Chaque soir, je me cache au pied du même arbre, juste avant la nuit. Simplement pour qu'on vienne m'y chercher. Pendant cinq minutes, on s'occupe de moi. On me prend la



main. Ça veut dire qu'on m'aime un peu. » La mort métallique et médicamenteuse s'y trouve, pour un instant au moins, recouverte de la douceur des feuilles qui tombent.

De l'existence au néant, la frontière est aussi mince que fragile et la survivance ne réside que dans une délicate oscillation trempée d'incertitude et d'impuissance. S'il faut lire *La vie à mort*, c'est d'abord et avant tout parce qu'on y traite d'un phénomène grave sur lequel un regard d'écrivain se projette, loin des commentaires sociaux et médicaux qui ne savent, depuis toujours, que réduire la complexité au simplisme le

plus scandaleux. Certains sujets ne s'abandonnent qu'avec style. Et cela, Xavière Sénéchal, au bord du gouffre, l'a compris : « Je suis vivante. C'est dégueulasse. Je hais cette protection qui me retient au seuil. J'ai besoin d'aide ici, dans la vie. Pas si près du néant quand la mort me vomit, comme un marin rejeté par la mer alors qu'il ne vit que pour elle. »

Les deux premiers tiers du livre transpercent le coeur grâce à un style maniaque où l'imprécation alterne avec la presque prière psalmodiée. Pour démystifier le suicide, il faut aller au bout de la nuit et s'y maintenir effrontément en espérant que les pupilles se dilatent. Dans l'ultime noirceur, les théories se volatilisent, laissant ainsi le sujet seul avec ses mots fuyants. Puisse-t-ils atterrir dans les rares oreilles demeurées aux aguets.

Écrites « une bonne dizaine d'années plus tard », les dernières pages de *La vie à mort* détonnent même si l'ensemble du projet les commande. Soudainement, la violence inouïe qui enflammait l'expression se retrouve sur la glace et le ton devient gentil. Revenue de l'enfer, la suicidaire sombre dans une décevante coquetterie. N'y aurait-il que la passion astrologique, la réincarnation et la conscience écologique pour pallier au désir de mort ? Souhaitons que non, car quand l'obsession romantique succède à la mortifère, le style est vite avalé : « Quand on sait qu'une couche met cinq cents ans à se décomposer, c'est quoi l'avenir du monde ? » On l'ignore et on s'en fout.

Les questions pressantes se traquent ailleurs. Au fond d'un placenta en déroute, par exemple, au moment où la mort étouffe là ce qu'elle n'a pu

asphyxier de l'autre côté : « Je saigne encore, beaucoup, toujours. Des morceaux de placenta avarié s'évacuent régulièrement. Comme s'il fallait se vider tant et tant pour laver la mort avant de laisser reflurir la vie. Je me sens comme un linge humide, tordue, essorée, abandonnée au plus noir de l'abîme. Nue, vide, dépossédée, habitée d'une incroyable absence. »

Voici la preuve, une fois encore, que Gide avait raison : la littérature ne se fait pas avec les bons sentiments.

L'INTELLIGENCE naturelle



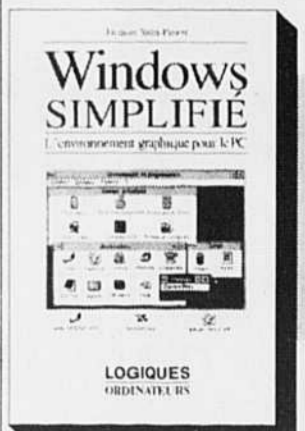
MS-DOS SIMPLIFIÉ Version 5 Sylvie Roy 136 p. - reliure spirale 14,95 \$



WordPerfect 5.1 simple & rapide Marie-Claude LeBlanc 238 p. - reliure spirale 24,95 \$



dBase IV simplifié Rémi Andriot 223 p. - reliure spirale 24,95 \$



Windows simplifié Jacques Saint-Pierre 159 p. - reliure spirale 18,95 \$

Les éditions LOGIQUES C.P. 10, succ. «D» Montréal QC H3K 3B9 Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Variation sans brillance

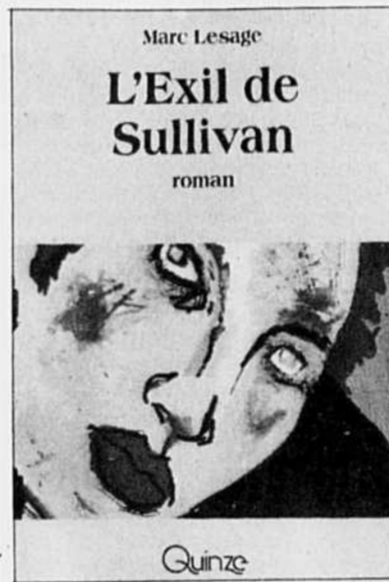
L'EXIL DE SULLIVAN

Marc Lesage Quinze, 1991, 134 pages

Louis Cornellier

LES CONSTRUCTIONS romanesques sont fragiles. Aussi, pour pallier à la vulnérabilité inhérente à leur travail, certains romanciers optent pour la pyrotechnie verbale là où d'autres préfèrent une suprême discrétion. Condamnable quand il s'agit du domaine des idées, l'extrémisme devient indispensable au moment où l'esthétique fait partie du jeu. C'est la raison pour laquelle les baroques insultés d'un Céline, de même que la gracieuse pudeur d'un Albert Cohen nous donnent envie de vomir les tièdes. Somptueuse retenue ou buldozer verbomoteur, l'art littéraire, qu'on le veuille ou non, entretient un vif dédain face aux modérés.

Le premier roman de Marc Lesage, *L'exil de Sullivan*, se situe malheureusement dans ce no man's land artistique. Les figures qui le composent sont sans épaisseur; l'intrigue, inexistante; et l'écriture, banale. Chanteur folk de deuxième zone, Auguste Lentaïne alias Sullivan vit entouré de femmes sans jamais s'accrocher à une en particulier. Grand-



mère, mère, ex-épouse, fille et maîtresses envahissent passagèrement son esprit, mais ne parviennent pas à se l'accaparer. C'est qu'il est « plutôt paumé » nous dit la quatrième de couverture. On veut bien. Mais de là à en faire un roman, il y a un pas qu'il aurait été préférable de ne pas franchir.

Car, enfin, quel intérêt y a-t-il à regrouper une série d'intrigues avor-

tées, sans lien entre elles et, de surcroît, des millions de fois ressasées ? Tout est dans le style, me criera-t-on offusqué, croyant m'apprendre une vérité que je rumine avec conviction depuis déjà quelques années. Mais quel style ? Celui, abrutissant, d'une parodie de roman à thèses où sont reprises, en toute candeur, des idées reçues sur la politique québécoise, la maléfique pollution et la stérilité d'un exil plus ou moins forcé ? Qu'on la mette ou non en page, la platitude anonnée, quand elle n'est pas portée par un souffle et un écart apte à faire saisir l'ironie de la situation, reste la platitude.

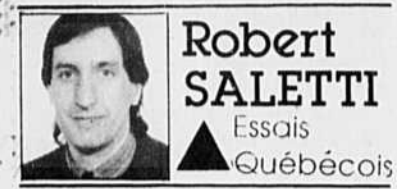
Là où on nous annonçait un chanteur folk, un roman baignant dans l'intellectualisme et un éternel errant porté vers les femmes, on ne trouvera qu'une plate variation sur le thème de l'homme de 40 ans que la vie a perdu et repris en cours de route. Devant un tel résultat, ne me reste plus qu'un seul recours : renvoyer Lesage et ses lecteurs à la burlesque *Chasse à Téléphant* (Boreál, 1990) de Richard Martineau afin qu'ils apprennent à rire d'eux-mêmes. Et souhaiter que trente ans de Révolution tranquille aient servi à autre chose. Lesage ? Ce nom ne vous rappelle rien ? Pas de parenté, semble-t-il.

Advertisement for Le Petit Larousse illustré 1999. Text: OÙ TROUVER LES MEILLEURS PRIX ? Le petit Larousse illustré seulement 34.95\$ Prix ord. 54,95\$ Venez profiter de nos nombreux spéciaux en librairie. LIBRAIRIE PAPERIE le Parchemin CENTRE D'ESCOMPTE DU LIVRE MEZZANINE, STATION DE MÉTRO BERRI-UQAM Service courtois et professionnel TÉL.: 845-5243

Advertisement for 'La fortune d'un nom AMERICA'. Text: La fortune d'un nom AMERICA Cosmographie Introductio suivi des Lettres d'Américo Vespucci Texte présenté par Albert Ronsin En 1992 on célèbre le 500ième anniversaire de la « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb. Pourtant, c'est d'un autre Italien, Amerigo Vespucci, que provient le nom du continent américain. Ce livre comprend des textes fascinants écrits par Amerigo Vespucci pendant ses quatre voyages en Amérique, au début du seizième siècle. 22.95 \$ * 221 pages. Les éditions Guernica Distribution DMR/Socadis

le plaisir des
Livres

Moi, personnellement, je . . .



Robert SALETTI
Essois
▲ Québécois

**DES IDÉES D'AVENIR
POUR UN MONDE
QUI VACILLE**

Claude Paquette Québec/Amérique, 357 pages
S'IL N'EST PAS une vedette, Claude Paquette a une feuille de route bien remplie. Auteure d'une vingtaine d'ouvrages — qui traitent abondamment de projets éducatifs, de gestion des valeurs et de croissance personnelle — depuis qu'il a quitté l'enseignement universitaire au début des années 70 pour entreprendre ce qu'il faut appeler une fructueuse démarche personnelle, il est aussi chercheur, conférencier et consultant.
Comme certains hippies recyclés, il s'occupe maintenant de développement organisationnel. Les plus cyniques diront qu'il aide ceux qui font de l'argent à ne pas trop s'en faire et à assumer le lourd tribut moral de leur richesse. Son livre précédent, *L'effet caméléon* (1990), avait connu un succès critique et lui

avait surtout permis de sortir de la communauté alternative où il était principalement connu. Avec *Des idées d'avenir pour un monde qui vacille*, Paquette récidive en quelque sorte, réitérant ses considérations et suggestions pour un monde meilleur. C'est que l'heure est grave et morose. Croire à quelque chose et y tenir sont des actes de plus en plus rares. Cela demande de la suite dans les idées. Claude Paquette en a pour nous.

C'est le mot *alternatif* qui permet le mieux de situer l'analyse entreprise par Paquette. Niant vouloir jouer au nouveau gourou, l'auteur s'adonne à une critique tous azimuts de ce qu'il nomme l'*architecture des valeurs dominantes*. Multipliant les exemples puisés à différents domaines, il constate que la société occidentale court à sa perte si elle persiste à vouloir faire de la compétitivité, la productivité, et de l'efficacité sa matrice de développement. Beaucoup de gens seront d'accord avec lui. D'autant qu'ici, l'argumentation est clairement exposée et les références laissent voir le cheminement.

Ainsi, Paquette trace une ligne de partage claire entre le désordre idéologique de la société contemporaine — la très commentée crise des valeurs — et une ère de



renouveau dont l'émergence est signalée par des noms aussi peu suspects de *dominance* que Fritjof Capra, Joël De Rosnay et Carl Rogers. Si l'on veut avoir un tableau plus complet de ce renouveau alternatif dit *soft* (parce qu'il passe par la *personne* avant tout), on ajoutera, pour faire bonne mesure québécoise, les noms de Jacques Languirand (pour le fourre-tout nouvel âge) et Jacques Dufresne (pour la caution philosophique). Car, l'objectif (ou la mission) consiste à tourner le dos à la politique marchande du profit pour lui substituer une approche holiste ou écologique de la . . . croissance. Ou, comme le dit Paquette, une écologie du profit. La ligne de partage n'est peut-être pas si claire après tout.

Dans la perspective de ce renouveau alternatif, le mot *profit* n'est plus tabou. Le mot *capitalisme* non plus, qui peut dès lors (c'est la marche suivante dans le raisonnement et elle est haute) être affublé d'une étiquette écologiste. Le capitalisme vert est né. C'est joli et ça se portera très bien à Noël. J'avoue cependant que l'idée d'un profit mieux partagé, l'idée qu'il existe une éthique des affaires, est très alléchante. Il est agréable de penser que le profit de l'un entraîne quelque part un profit pour les autres, qu'il peut être payant de respecter les autres et de ne pas profiter des consommateurs (du moins pas trop). Bienvenue à l'humanisme marchand.

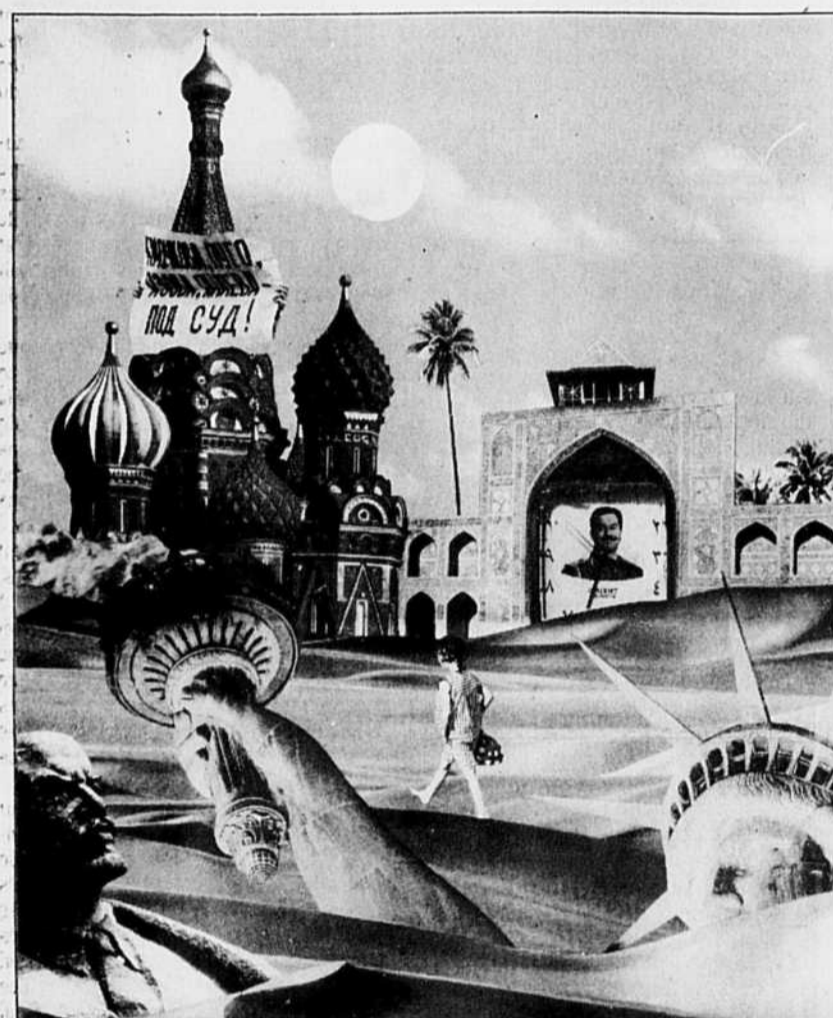
J'ai eu deux sentiments contradictoires à la lecture de cet

essai. D'abord, il faut être très sceptique (ce qui m'arrive à l'occasion) pour ne pas être sensible à l'urgence qui se dégage des propos de Paquette. Son analyse ne manque pas de conviction (c'est la moindre des choses) mais, surtout, l'homme a lu et a lu intelligemment. Ses dons de vulgarisateur ne laissent pas de doute et certaines de ses idées mériteraient qu'on s'y arrête plus longuement, comme la démocratie participative par exemple. Par ailleurs, et c'est là que le bât blesse en ce qui me concerne, cette même conviction est trop unanimement rapportée à la notion de *personne* (et oui, comme dans *droits de la personne*). Dans le merveilleux monde à venir de la richesse partagée, l'individu sera roi.

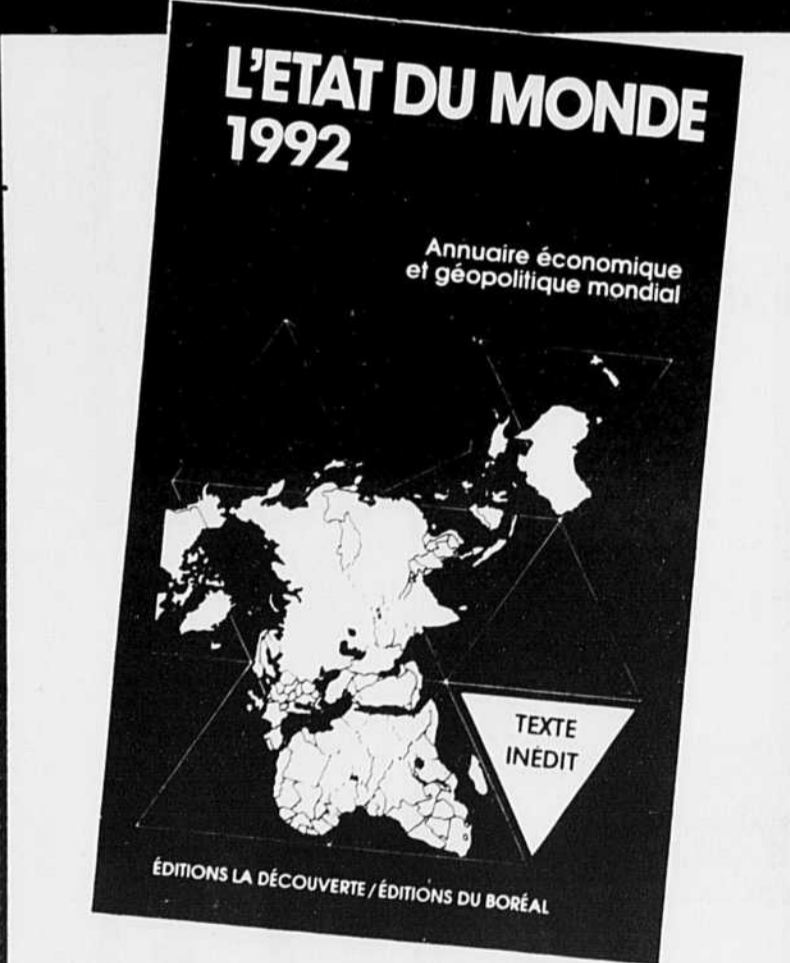
Confronté malgré lui à des valeurs qu'il n'a pas choisies (mais qui les a choisies?), des valeurs qui le dominent donc, l'individu doit se forger une éthique personnelle qui lui permettra de rester libre face aux institutions et sérieux face à lui-même: *L'individu doit s'imposer des exigences maximales en rapport avec ses propres choix* (. . .). *L'individu ne peut justifier ses propres incohérences*. L'avenir n'entend pas à rire.

Le système est en panne, soit. Que nous reste-t-il à faire? S'affirmer (il fallait y penser)! L'auteur n'hésite donc pas à se donner en exemple. Paquette aime se *positionner*, comme on dit. Ayant expérimenté ceci, ayant déjà proposé cela, il est ainsi de modèle implicite. L'homme a des idées, et ses idées le concernent au premier chef. Des idées riches pour un pauvre monde, comme il le laisse lui-même entendre.

Une fois acquise l'assurance que le monde occidental est en état de décomposition avancée et que nous sommes à un point tournant de l'évolution de l'humanité, tous les symptômes de cette décomposition prennent la même teinte. Aussi bien, alors, en prendre toute la responsabilité et s'en remettre à l'expérience personnelle (surtout si celle-ci est en pleine croissance). On lira *Des idées d'avenir pour un monde qui vacille* comme un *vademecum* des maux moraux de ce siècle. Si l'on y tient, on y trouvera également le remède qui tient en un seul mot. Un mot qui donne l'eau à la bouche à tous les spécialistes en management, un mot qui, moi personnellement, me titille les sinus et qu'on trouve à la page 266: le mot *synergie*, entendu comme la coopération et le dialogue entre les différences. Un mot à la mode. La mode en un mot.



L'indispensable



L'actualité internationale à votre portée
640 pages 22,95 \$
Boréal
En collaboration avec:
LE DEVOIR **air Liberté** **cihi gg/3**

Un prix à André Major

LE PRIX littéraire Canada-Communauté française de Belgique pour 1990 a été décerné à André Major pour l'ensemble de son oeuvre. Né en 1942 à Montréal, André Major est romancier, poète, journaliste et réalisateur d'émissions radiophoniques.
On se rappellera qu'en 1963, il fut un des principaux acteurs de la fondation de la revue *Parti Pris* qu'il dirigea pendant deux ans. Parmi les ouvrages qu'il a signés, mentionnons: *Le cabochon*, *L'épouvantail*, *La folle d'Elvis*, *L'hiver au coeur* et *Histoire de déserteurs*.
Créé en 1971, le Prix Canada-Communauté française de Belgique s'accompagne d'une bourse de 3500 \$. Les lauréats sont choisis par un jury littéraire dont les membres belges sont désignés par le ministère de la Communauté française de Belgique et les membres canadiens par le Conseil des Arts.

◆ Mozart
citée et même copiée — (Librairie Séghier, 750 pages, réédité en 1991).
Amorcé par Théodore de Wyzewa, en 1912, et achevé par Georges de Saint-Foix, le volumineux « essai de biographie critique » qu'ils ont consacré à la vie musicale et l'oeuvre de Mozart occupe encore une place parmi les ouvrages de références, notamment en raison de l'étude dont chaque oeuvre fait l'objet. D'abord paru en cinq tranches chez Desclée de Brouwer, il vient de paraître en deux tomes, dans la collection Bouquins chez Robert Laffont. Publié en 1945, le *Mozart* d'Alfred Einstein demeure un classique du genre. Les cinq parties du livre abordent « l'homme, le musicien, les oeuvres instrumentales, les oeuvres vocales et l'opéra ». Une toute récente réédition (1991) est précédée d'une imposante préface de Pierre-Antoine Huré qui replace le travail du musicologue allemand dans la perspective des ouvrages qui l'ont précédé et de certains qui l'ont suivi — (Gallimard, collection Tel, 628 pages).
Si les deux ouvrages précédents

Université de Montréal

Parfaire son français, c'est choisir le CAFE

Le cours autodidactique de français écrit par correspondance qui a permis à des centaines de milliers de personnes d'écrire sans faute...

Date limite d'inscription : le 31 janvier 1992
Frais d'inscription : 58,50 \$
Renseignements : (514) 343-7393
Veuillez m'envoyer votre dépliant

Nom et prénom
Adresse
Ville Code postal

Retourner ce coupon à :
CAFÉ
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale A
Montréal (Québec)
H3C 3J7

◆ Brochu
premiers essais poétiques au collège Sainte-Marie, à 21 il enseignait déjà la littérature à l'Université de Montréal. Ce qu'il fait d'ailleurs toujours aujourd'hui.
Mais dès le début des années 60, André Brochu s'orientait également du côté de la critique littéraire. Il fut un des membres fondateurs de la revue *Parti Pris*, on lui doit plusieurs études importantes, notamment *L'instance critique*, *La littérature et le reste*, *La Visée critique*. « Pour moi, la littérature est une aventure forcement existentielle, déclare-t-il. C'est quelque chose qui a un double sens: immédiat et profond. Et c'est ce dernier qu'il importe de découvrir ». À ses yeux, la production littéraire demeure bien vivante au Québec, même si elle risque d'être

◆ Zola
turelle de la France, de même que sur les faits saillants de la vie de Zola; enfin, on trouve en annexe une masse de dossiers entourant la fabrication de chaque épisode: lettres, extraits des carnets, jugements de contemporains et de modernes, et articles de journaux où le Zola polémiste brille d'une verve que n'a pas toujours le romancier: « Mais ne voyez-vous pas qu'en France on ne va au théâtre que pour digérer en paix ». Deux réserves à ce plus qu'honnête travail d'édition: une épiphanie mineure de notes — dont plusieurs sont par ailleurs tout à fait passionnantes (l'histoire de la *Marcellaise*, pour n'en citer qu'une) — gangrène les bas de pages, polluant souvent inutilement la lecture; et il n'y a que quatre maigres pages d'une iconographie qui ou bien n'a pas sa place ici, ou bien aurait dû composer au bas mot une douzaine de pages riches en reproductions de tableaux, en photos, autographes et autres curiosités.
Quatre romans donc, dont les trois premiers surtout présentent chacun un intérêt particulier. *La fortune des Rougon*, parce qu'il pose les jalons de la saga à venir, et qu'il est toujours fascinant d'apprendre pourquoi Rougon, pourquoi Maquart, et de découvrir quelle étrange bonne femme, la tante Dide, forme le tronc de l'arbre généalogique qui structure tout le cycle. *La Curée*, parce qu'avec ses marquises qui sortent à cinq heures, ses bourgeois atteints du « chancre de la spéculation », ses tractations de coulisses, ses couples incestueux et son Paris qui, toujours en chantier, change plus vite que le coeur des mortels qui y habitent, ce roman est hanté par la narration balzacienne dont s'affranchira bientôt le *Jeune Zola* (il a alors 31 ans).
Le ventre de Paris enfin, parce qu'il marque une étape importante dans la mise au point de la technique

étouffée par le manque de lecteurs. « On publie de plus en plus et on lit de moins en moins. Pour reprendre l'image de Roland Giguère, la littérature est « une fête de fleurs sur une banquette perdue ». C'est par elle qu'on crée de nouveaux chemins. Comment pourrait-elle piétiner sur place ? »
André Brochu n'a pas perdu foi en la jeunesse, lui qui lui enseignait depuis bientôt 30 ans et qui la regarde écrire. « Plusieurs de mes étudiants seraient intéressants à suivre comme écrivains ou comme journalistes », constate-t-il. Il y a de l'espoir. Mais lui rêve de son côté de produire une oeuvre romanesque et poétique vraiment consistante et personnelle. « Ce qui suppose que j'arrive à la maîtrise de tout un univers intérieur, précise l'écrivain. Le projet d'une vie. »

du « roman expérimental », dont il signe l'acte de naissance et constitue du même coup le manifeste: les nomenclatures à la Jules Verne pullulent, les listes s'emballent, le délire énumératif affole les descriptions et les Halles de Paris sont littéralement prises en otages par le texte, lui-même converti par endroits en magasin de mots, en étalage de phrases, bref en halle typographique. Ici, il faudrait citer en entier, page 755, la célèbre symphonie des fromages: « Trois bries, sur des planches rondes, avaient des mélancolies de lunes éteintes ».
Héritier de Voltaire par sa verve pamphlétaire, et précurseur de Sartre par sa morale politique et sociale, le maître de Médan sait à l'occasion jouer les papes d'école, n'hésitant pas à sourcilier devant la prose buissonnière et l'épithète décadente de Huysmans. Il se réveille aussi, par delà l'écrivain-qui-sait-de-quoi-il-parle qu'on a beau jeu aujourd'hui de caricaturer, un puissant critique de la société de son époque. Alors que Victor Hugo attaque de front la figure symbolique du second Empire dans son pamphlet *Napoléon le Petit*, Zola crée une oeuvre qui, à travers l'histoire d'une famille dont les ramifications s'étendent à toutes les couches de la société, fait le procès en bloc de la France des années 1850-1870: non seulement du régime politique, mais aussi et surtout des hommes aux appétits rapaces, qui le soutiennent. Charge magistrale contre la politique du ventre, dont profiteront quelques « gras » et que subissent nombre de « maigres », les protagonistes du *Ventre de Paris*.
En dépit de ses naïves prétentions scientifiques et de son érudition parfois superflue, les *Rougon-Macquart* restent un terrible réquisitoire, une sorte de long *J'accuse* d'allégeance romanesque, médité et efficace. Plongez-y: vous ne le regretterez pas.

n'ont pas clos les recherches « mozartiennes », le *Mozart* de Jean et Brigitte Massin nous les livre dans leur état de 1991. Y reprenant la coupe bipartite de « l'homme et l'oeuvre », suivant pas à pas l'élaboration de cette dernière, les auteurs ont pris soin, en le complétant d'un appareil de travail (index et catalogues) très efficace, de le rendre aisément accessible. Ils en ont fait, surtout dans sa mise à jour de 1991 — sa première parution remonte déjà à 1959 —, un outil de base indispensable — (Fayard, collection économique — Les indispensables de la musique », 1294 pages).
Sous la direction de Brigitte Massin, un *Guide des opéras de Mozart* conjugue les efforts de 17 rédacteurs qui ont voulu réunir en un ensemble référentiel auquel il manque cependant au moins un index des noms cités. Livrets, analyses, commentaires musicologiques et discographiques, renseignements historiques et effectifs orchestraux accompagnent les opéras buffa et seria, singspiel, comédie latine, sérénade théâtrale, mélodrame, oratorios et même les quatre opéras inachevés — (Fayard, collection « Les indispensables de la musique », 1002 pages, 1991).

Ce livre ne rend cependant pas obsolètes les neuf numéros que la revue « Avant-scène opéra » a consacré à autant d'opéras « mozartiens », chaque livret y étant accompagné d'analyses et commentaires littéraires, historiques et musicaux encore plus détaillés. Dans une collection qui contient sept volumes, Jean-Victor Hocquard aborde à son tour pas moins de 11 opéras sous l'angle théâtral plutôt que musicologique — (Aubier, collection « Les grands opéras de Mozart »).
Les lecteurs qui désiraient un regard encore plus pointu sur l'oeuvre lyrique, celle partie primordiale de la production mozartienne, devront se procurer *Le Don Juan de Mozart* de Pierre-Jean Jouve (réédité chez Christian Bourgois) ou encore, *La flûte enchantée*, opéra maçonnique de Jacques Chailley (réédité chez Robert Laffont, dans la collection « diapason »). L'influence de la franc-maçonnerie ne se bornant pas qu'à ce singspiel, il sera utile, pour approfondir le sujet, de se référer à l'étude que Jacques Henry a consacrée à ce *Mozart frère maçon* qui débuts de la symbolique maçonnique dans l'oeuvre du compositeur — (Éditions Alcega, 143 pages, paru en 1991).
La « mozartologie » a aussi engendré d'autres travaux tout aussi captivants. S'il n'est pas question de les citer tous, on peut néanmoins signaler un essai de Marie Christine Vila, *Solito Voce, Mozart à Paris*, qui va bien au-delà de l'anecdote du dernier et décevant séjour parisien de 1778 que l'auteur appelle « le rendez-vous

manqué avec les Lumières»: une approche qui donne lieu à une captivante réflexion sur la musique et les Lumières — (Actes Sud, 197 pages, paru en 1991).
Du grand spécialiste américain H.C. Robbins Landon, ont récemment été traduits trois ouvrages dont les deux premiers foient de manière plus précise la période viennoise de la vie de Mozart, soit de 1782 à sa mort. *L'âge d'or de la musique à Vienne, 1781-1791* est un récit pénétrant qui dans une présentation abondamment illustrée stimule l'imagination du lecteur — (Éditions Jean-Claude Lattès, 270 pages, paru en 1989).
Le second, *1791, la dernière année de Mozart*, répond aux énigmatiques questions qui entourent la fin de Wolfgang Amadeus — (Lattès, 259 pages, paru en 1988).
Le Dictionnaire Mozart — il fallait y penser, n'est-ce pas? — s'avérera d'une plus grande utilité car il permet d'apporter une amorce valable de solution à un très grand nombre d'interrogations que suscite la fréquentation de Mozart. Robbins Landon et ses nombreux collaborateurs ont élaboré un ouvrage éminemment pratique que le traducteur aurait cependant dû adapter de manière plus précise pour les lecteurs francophones: les commentaires sur la bibliographie « mozartienne », par exemple, ont visiblement été conçus en fonction du marché anglais de l'édition — (Lattès, 653 pages, paru en 1989).
Au bout du compte, comment pourrait-on oublier les écrits de Mozart? En cours de publication, sa *Correspondance* atteint déjà les 1887 pages au total de ses quatre premiers volumes. Pour la première fois en langue française allons-nous posséder cet outil fondamental de la connaissance de l'homme et du musicien — (Flammarion, tome 1 « 1756-1776 », tome 2, « 1777-1778 », tome 3 « 1778-1781 », tome 4 « 1782-1785 »).
Mozart, chemins et chants, est un somptueux parcours iconographique qui nous ouvre les yeux ce Mozart qu'après l'écoute ou la lecture on cherche peut-être à voir, à imaginer. C'est un livre qu'on ne se lasse point de parcourir, tant sont évocatrices les illustrations du texte d'André Tuheuf — (Arthaud, 207 pages, paru en 1990).

Courrier rouge
ON TROUVERA dans la section « Des idées, des événements » de ce samedi, en dernière page du Cahier B, un courrier qu'ont suscités nos collaborateurs Andrée Maillet, Jean-Pierre Issenuth et Louis Cornélius. Du côté des éditions des « Herbes rouges », on a, c'est le moins que l'on puisse dire, vu rouge devant certains propos de nos critiques. À lire. — R.L.

Destins fêlés

Lisette MORIN
▲ Le feuilleton

LE TOURNESOL DÉCHIRÉ

Boris Schreiber
François Bourin, 314 pages.

Il FAUT le déclarer sans ambages : pour apprécier le dernier roman de cet écrivain d'origine russe, il faut avoir lu le précédent. Intitulé *Le lait de la nuit*, il racontait une année dans la vie d'un enfant. Et ce n'était, pas plus que dans *Le tournesol déchiré*, un ouvrage de fiction. Schreiber ne trichait pas : « Mon passé et mon présent me veulent nu, et non plus dans mes histoires en loques »...

« Étrangement, fois que, retrouvant une fois de plus son passé d'enfant russe, l'auteur décide de se raconter à la troisième personne du pluriel : « Sans doute est-ce l'abus du « je » dans le livre précédent, *Le lait de la nuit*, qui les condamne au « ils » dans ce livre-ci. L'oeuvre, jalouse de tout ce qui n'est pas elle, se venge et brise l'unité dont elle a besoin cependant pour se construire : l'explosion du « je ».

« Ce que ce passage du « je » au « ils » représente, pour l'auteur, brise non seulement l'unité du roman, mais encore dérange, désarçonne le lecteur. Cette convention, il faut s'y habituer. Se contraindre à l'admettre, en vertu de la liberté que s'octroie un romancier. S'agit-il pour Boris Schreiber d'oublier, cinquante et même soixante ans après les événements qu'il relate, son statut de fils unique ? Sans doute. Et, donnant la parole à la mère, qui se souvient, avec horreur, de ses 24 avortements,

le fils, ce Borinka tant aimé, scinde le récit : on y entend la voix lasse, souvent agressive, de la femme vieillie, vivant seule dans un immense appartement qui regarde le parc Monceau, à Paris, et celle de la jeune femme qui survécit à toutes les épreuves, de Moscou à Riga, puis aux errances d'Anvers à Berlin, avant « l'installation », difficile, douloureuse, à Paris.

Boris a huit ans, alors, et ses père et mère, Genetchka et Volodia, peuplent tout son univers. Quand « ils » se souviennent de cette enfance, c'est en écoutant la mère. Toujours hantée par la tourmente de la révolution russe, n'ayant rien oublié de cette descente aux enfers. Mais, en contrepoint, c'est la vieillesse dorée du vieux couple, installé dans un palace de Monaco — l'hôtel de Paris, qui permet au fils qui le visite, de raconter succinctement sa propre vie, ses trois mariages — qu'il appelle ironiquement ses dynasties — et finalement la mort du père.

En passant outre à la difficulté de lire cette confession, fragmentée dans le temps, et dans l'histoire personnelle de l'auteur, on sera vite subjugué par le personnage de la mère. C'est elle l'héroïne, c'est elle qui, de l'enfance de Boris jusqu'à sa presque vieillesse, domine le destin du narrateur. Quand « ils » parlent de « destins fêlés, jusqu'à l'émiettement », que « dès leurs sept ans, dès l'après-Riga, leur lente dislocation commençante », l'auteur n'hésite pas à glisser ce qu'on pourrait nommer son autobiographie : « Cinquante-cinq ans plus tard, ils la décrieraient dans leur neuvième livre, mais, cruellement, pour obéir aux couleurs du sort. Par soif de s'approprier les

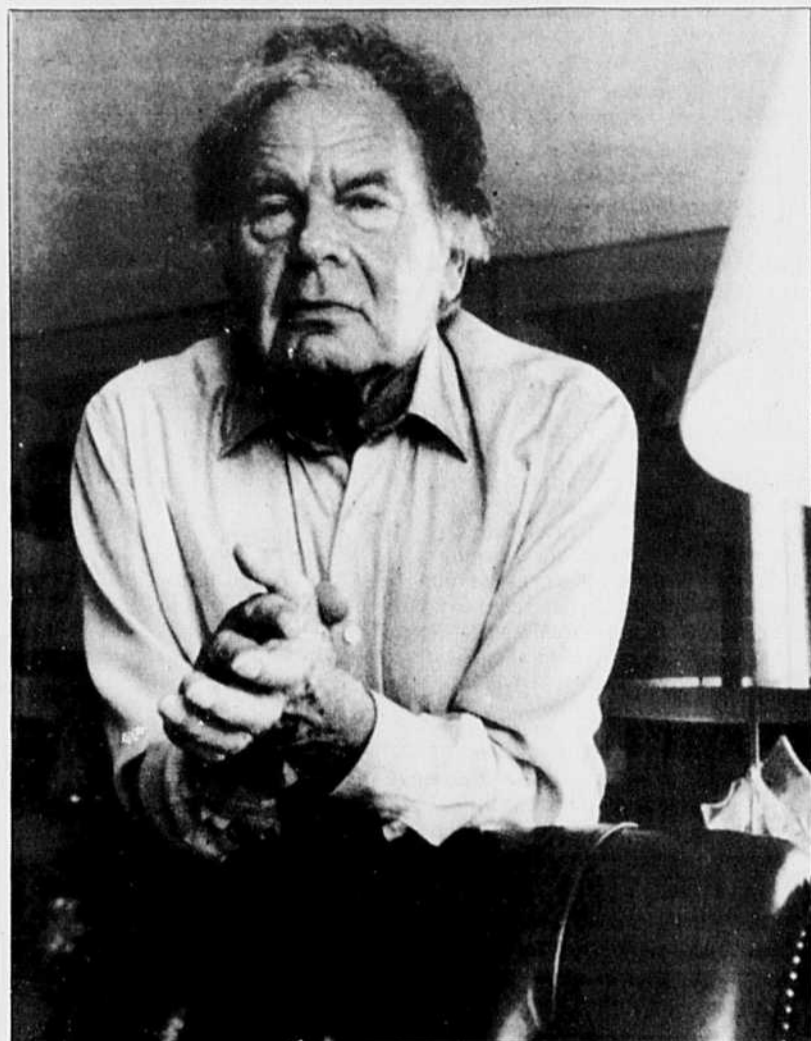
trous haineux du destin. Berlin, Anvers, une dernière nuit dans le train. »

« Le fait d'être juifs, d'origine russe, avec un nom allemand nous vaut plutôt le mépris que la sympathie », explique l'auteur en quatrième de couverture. Tout son livre en porte l'empreinte presque ineffaçable, en dépit de ce qu'il faut bien appeler la réussite financière de ses parents. Dont nous ne saurons pas, dans ce second roman autobiographique, pas plus que dans le premier, comment, de pauvre émigré russe, ce Volodia devient le riche industriel qui finit ses jours dans le luxe d'un palace monégasque, mettant non seulement sa veuve mais également son fils à jamais à l'abri du besoin.

Schreiber, une fois de plus, préfère renouer avec un passé dramatique, des années de dur apprentissage d'enfant juif dans un quartier hostile, en se réservant sans doute les matériaux qui bâtiront la suite, qui sont déjà les éléments du troisième volume de ces mémoires déguisés en romans.

Aux dernières pages, avant d'en finir provisoirement avec *Le tournesol déchiré*, Schreiber décrit sa mère, « affectueuse, affairée », quittant le triste hôtel des Sports, leur premier gîte parisien, pour le 36, rue de la Glacière, dans le 13^e arrondissement où elle prépare l'eménagement du trio familial dans un grand appartement. En quittant son fils, qui va prendre seul son petit déjeuner, elle lui glisse un mot. « Un mot en français ! »

Ce mot, il faut le citer puisqu'il s'agit d'un poème, quatre vers « écrits pour eux », dont « ils se jurèrent de ne l'oublier jamais » : « Mon tournesol déchiré, mon belle



Boris Schreiber

garçonnette
« Pourquoi tes yeux avoir ces couleurs inquiètes,
« Grâce à moi toujours tu vaincras les demains
« Toute ma vie, toute ma mort, je te tiendrai la main. »
Suis-je parvenue à faire entendre que ce livre, rédigé en dehors de

toutes les modes littéraires, qui ne tend qu'à se souvenir, est un grand roman ? Qui raconte, sous couvert d'une histoire personnelle, un monde évanoui : celui de la Russie d'avant l'URSS, et celui d'une enfance d'exil mais qui demeure, pour celui qui l'a vécue, l'âge d'or, même à très peu de carats »...



Ubald Paquin
JULES FAUBERT, ROI DU PAPIER ET LES CAPRICES DU COEUR



Montréal, Guérin, 1991
472 pages, 15,3 cm x 22,8 cm, 19,95 \$

Bien oublié de nos jours, Paquin est pourtant le premier romancier québécois, autour des années 1920, à avoir tenté d'ancrer son écriture romanesque simultanément dans le monde du journalisme, de la finance et de la politique.

Comme Tardivel, il plaçait la Nation au-dessus des intérêts particuliers; comme Bouchette, il croyait que les Canadiens français étaient aussi doués que les Anglais dans le domaine de l'économie; comme Asselin et Bourassa, il prônait que le journalisme devait être engagé au service des intérêts supérieurs de la Nation.

Ainsi Fabert et Noël appartiennent « à cette catégorie d'hommes qui jadis conquièrent ce pays. Aujourd'hui, ils sont les conquérants de la fortune, et du pouvoir qui en découle normalement ». Ces héros « appartiennent à une génération affamée de succès ». « Si nous ne réagissons pas, affirme Paquin, nous resterons des scieurs de bois et des porteurs d'eau. » Individualistes à l'excès, Fabert et Noël veulent imposer leurs noms et devenir des personnalités. Tandis que Fabert, écrit Paquin, travaillait à sortir son peuple de la sujétion financière, Noël voulait l'émancipation intellectuelle de ce même peuple en diffusant dans les foyers de la littérature canadienne et en semant des germes d'indépendance. La vie de ces deux personnages greffés sur des faits réels, on s'en doute bien, se partage entre l'amour et le pouvoir.

En 1959, durant plusieurs mois, le professeur Hamel interviewait Paquin. Ils révisèrent ensemble ce roman. L'auteur sera étonné de retrouver à travers ces pages des événements socio-politiques vécus par Paquin et les Québécois du début du XX^e siècle, événements débattus dans le journal *La Bataille*. Enfin Paquin révéla au professeur Hamel les principales énigmes de ce récit et il lui fournit les clefs qui permettent de séparer la fiction de la réalité. Au lecteur d'en juger.

Philippe Ferland
PAUL GOUIN



Montréal, Guérin, 1991
608 pages, 15,3 cm x 22,8 cm, 24,95 \$

L'homme le plus désintéressé et le plus méritoire de notre histoire politique fut aussi le plus vilipendé. Deux exemples : « Vous êtes un bandit en redingote » clame sur toutes les ondes le député-maire de Québec, et le premier ministre Godbout : « Vous n'êtes qu'un rhéteur et un rêveur ». À ce dernier, M. Guoin réplique : « Si depuis le début de ma carrière, je ne suis qu'un rhéteur et qu'un rêveur, comment expliquer que le premier ministre, M. Taschereau, m'ait offert de lui succéder en juin 1936, mon récit entraînant votre nomination comme premier ministre? »

Désintéressé, écrivain, conférencier, collectionneur d'œuvres d'art. Méritoire, sollicité par les réformistes du Parti libéral du Québec, il fonda l'Action Libérale Nationale en 1934. Il fut donné un programme de réformes en tous les domaines et une politique pro-canadienne-française, selon la doctrine de l'abbé Groulx. Il affrontait le parti conservateur de M. Maurice Duplessis et le parti libéral dirigé par le premier ministre Alexandre Taschereau, promu à ce poste par son père sir Lomer Guoin, et qui comptait comme ministre son oncle, fils du premier ministre Honoré Mercier. Et il refusa à trois reprises le poste de premier ministre, faute de garantie quant à l'exécution de son programme.

Son homme de confiance et son confident était tout désigné, parce qu'auteur et vulgarisateur par son enseignement, pour raconter sa vie politique dramatique et la tragédie de son épreuve. M^{re} Philippe Ferland fut reçu avocat en 1935. Il a cumulé les fonctions de professeur, de juge et d'auteur depuis ce temps. *Paul Guoin* est son vingtième livre.

ADP: (514) 523-1182

Chant et désenchantement

Jean-Pierre ISSENHUTH

▲ Poésies

LYRIQUE

Guillevic
Écrits des Forges, 1991

GÉOGRAPHIES ET MOBILIERS

Werner Lambersy
Écrits des Forges, 1991

LEÇONS DE VENISE

Denise Desautels
Noroit, 1990

GUILLEVIC envoie-t-il aux Écrits des Forges des fonds de tiroir, et Louise Blouin et Bernard Pozier, les directeurs de l'édition, trop heureux d'avoir l'air multinational, les publient-ils sans les regarder ? Lorsque la scabieuse / T'a parlé de moi / Tu lui as répondu / En me donnant / Un baiser de papillon ... Le tournesol s'est trompé : / Il s'est tourné vers moi / Je vais lui demander / De se tourner vers toi ... N'oublions pas / la coccinelle / elle a toujours été / notre complice ... Voilà les petites poésies qu'on trouve dans *Lyriques*.

Est-ce de la poésie d'adulte pour enfants ? De la poésie d'enfant pour adultes ? Quelques pages du recueil rappellent une meilleure époque de Guillevic. Elles font ressortir l'indigence des autres. Si je ne me trompe sur l'intérêt du livre, Guillevic a l'excuse du grand âge, mais les directeurs de l'édition ... Ils publient aussi un titre de Werner Lambersy, *Géographies et mobiliers*, déjà paru à Bruxelles en 1985. Selon Pozier, Lambersy est « le poète belge actuel le plus coté », il « gratte dans le tenu et dans l'intime ». Pour qui voudrait tenter



Guillevic

l'expérience du grattage dans l'intime, voici comment Lambersy procède : *Crochets / dans l'ouate de l'orbite / et refrains / de la lime d'orfèvre sur l'âme*.

Je n'ai pas essayé de gratter. Il faut une orbite creuse et on doit sortir les nerfs en feu de ces refrains de lime, car sans arbres ni signaux / s'use / la crête enflammée du nerf. D'où vient ce nerf déconnecté ? Il reparait plus loin. On n'a pas trouvé où le brancher, on l'a caché : rideaux / et tentures tirés / sur le nerf.

À côté de ces petits ennus de corps, je découvre chez Lambersy un art poétique intéressant, qui fait du poème un vitrail presque sans joints : *poème / avec le moins de plomb / possible / dans le vitrail dressé*. Il en résulte un « chani nu », aux articulations effacées, une sorte de grégorien / du rien, où l'équilibre ne tient qu'au poids / bien partagé de l'espace. Le tempo particulier des poèmes donne l'impression de descendre tranquillement des gradins ou de lire sur une balance, avec quelqu'un qui vous pousse de

temps à autre pour redonner de l'élan : *parole / pour la maison sans cave / pour la crinière de cendre / des caresses / pour la part amputée / ce qui manque au choral / avec des mots / d'herbes courtes pliées / sur le chemin le plus court*. Le chant n'est pas si courant en poésie. En voici un que j'écoute sans déplaisir, même si les paroles laissent un peu à désirer.

J'ai vraiment déchanté en remontant jusqu'à *Leçons de Venise* de Denise Desautels. Je voulais voir à quel ressemblait ce livre qui a fait un peu de bruit. En lisant, ai-je exagéré le ralentissement recommandé par l'auteur ? N'ai-je pas assez ralenti ? Je suppose que j'ai mal lu, puisque l'intérêt de l'entreprise m'a échappé.

Le livre, composé de 69 fragments, la plupart en prose, montre l'auteur en promenade : « Je marche dans Venise jusqu'à La Fenice, puis je reviens vers les Giardini et traverse, une fois encore, le Ponte dei Sospiri ». On se croirait dans *Letture d'Italie* de Denise Boucher. Chemin faisant, Denise Desautels est saisie par des réflexions et des formules incontournables : « Écrire une grande folie » ; « Il n'y a pas de

mot » ; « Décaper l'intimité » ; « Tout bascule » ; « La vie ? l'art ? Qu'en est-il de l'urgence ? »

Il y a aussi une page mystérieuse que je m'explique à ma façon : un jour que Denise Desautels ne savait pas sa leçon de Venise ou qu'elle avait fait du chahut dans le dortoir, on l'a punie ; elle a dû copier neuf fois « Se border les unes les autres ». C'était le 6 décembre 1989, c'est le fragment 14 de la deuxième partie.

Les trois parties commentent trois sculptures de Michel Goulet. De partout se dégage l'obsession de dire la vérité, de « trouver l'histoire vraie », et l'idée que la vérité est dans la démesure, « car la mesure camoufle, occulte ou oblitère tout ce qui n'est pas à la surface ». On attend donc une démesure qui dise la vérité, et elle ne vient jamais.

Si « toute évidence est une imposture », pourquoi le texte donne-t-il souvent dans l'évidence ? « Des murs tombent et d'autres s'élèvent » ; « il y a des leçons plus difficiles à retenir que d'autres » ; « La violence n'est ni fausse ni lointaine » ; « le siècle est pressé » ; etc.

Qui franchit ces obstacles tombe

OFFREZ-VOUS UN TONIQUE CONTRE LA CHASSE AUX SORCIERS

MANIFESTE D'UN SALAUD

ROCH CÔTÉ

ÇA VA FAIRE! J'en ai assez entendu. Après la tuerie de l'École Polytechnique, le 6 décembre 1989, les grandes orgues du féminisme m'ont déversé sur la tête leurs tonneaux d'insanités. J'ai lu partout que je suis un salaud. Que j'ai tiré à Polytechnique. Qu'en plus du cochon, il y a en moi un Marc Lepine qui dort d'un oeil seule-

Éditions du Portique

« Les idéologues du féminisme ont bel et bien « récupéré » la tuerie de Polytechnique à leur profit. En faisant de cet événement exceptionnel un symbole du comportement habituel des hommes vis-à-vis des femmes, les idéologues ont relancé la croisade contre le grand Satan, l'affreux mâle ordinaire et batteur de femmes. C'est une opération qui relève de l'exorcisme. »

Seulement \$ 11,95

Distribution Québec-Livres

OFFRIR UN LIVRE... QUEL PLAISIR!

AGENCE DU LIVRE

LIBRAIRIE AGRÉÉE

1710, rue St-Denis
Montréal (Québec) H2X 3K6
Voisin de la Bibliothèque Nationale
(514) 844-6896

Joyeux Noël

Mes Premiers Ministres
Claude Morin
MES PREMIERS MINISTRES: Des portraits démythifiants, nuancés, et savants des hommes qui ont défini le bonjour au Québec, de Jean Lesage à René Lévesque
Prix rég. 29,95\$ Prix spécial. 25,95\$

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE
TOME 1 ET 2
Histoire des commémorations historiques. Travaux de recherche anthropologique. Tournaient de la mémoire et de l'histoire. Du Centre de l'Est et de l'Ouest du Québec.
Prix rég. 99,00\$ ch. Prix spéc. 85\$ ch.

LA SCIENCE
JUDITH HANSS
LA SCIENCE: Ce guide fera découvrir aux enfants et aux adultes le monde vivant de la science
Prix rég. 34,95\$ Prix spéc. 29,95\$

OU EST CHARLIE?
11 tableaux posters 52,8 cm x 37,8 cm
Prix rég. 19,95\$ Prix spéc. 17,95\$

SAUVONS LA TERRE
Le grand défi de l'humanité: apprendre à vivre en harmonie avec la terre.
Prix rég. 44,95\$ Prix spéc. 39,95\$

OUVERT LE DIMANCHE de 12h à 17h

Arts - Lettres - Sciences Humaines

SÉBASTIEN JAPRISOT

La passion des histoires

Serge Truffaut

Il y eut tout d'abord une affiche. Une sacrée affiche. Il y avait Yves Montand et son accent marseillais, Jean-Louis Trintignant et son articulation lumineuse des mots, Pierre Mondy et sa « gouaillerie française qui semble la moelle de notre race » comme dirait Maupassant, Michel Piccoli et ses prononciations de satire, et Simone, la belle Signoret. C'était l'affiche, évidemment, de *Compartmentments tueurs*.

C'était une sacrée affiche parce qu'en préambule, parce qu'en amont de ce film de Costa-Gavras, il y avait toute une histoire. Une histoire bien ficelée. Une histoire drôlement bien menée. Un roman policier écrit en moins de 10 jours par un jeune homme qui, le temps d'une parenthèse, avait abandonné l'identité de Jean-Baptiste Rossi pour Sébastien Japrisot. Lauréat du Prix Interallié 1991 pour *Un long dimanche de fiançailles*, paru au début de l'automne chez Denoël, Japrisot est né en effet avec *Compartmentments tueurs* en 1966.

Entre deux bordées de neige, trois cigarettes, des légères, et un bol de café, cet homme affable, cet auteur souriant, nous a confié que l'impôt, l'impôt qu'on doit payer, est... à la base de *Compartmentments tueurs* comme d'ailleurs de *Piège pour Cendrillon*.

Pouvez-vous bien me dire en quoi l'impôt à un lien avec ce meurtre commis dans le train Marseille-Paris ? « À cette époque, j'étais encore un enfant. J'étais insouciant. Au début des années 60, j'ai été chef de publicité pour Synergie où j'étais notamment responsable des campagnes d'Air France. C'est à peu près à ce moment-là que j'ai fait la connaissance de Pierre Braumberger, le producteur des cinéastes de la Nouvelle vague, qui a accepté de produire deux courts-métrages. C'est après ces deux films que les fonctionnaires de l'impôt me sont tombés dessus et m'ont signalé que je devais payer un montant qu'évidemment je n'avais pas à ma disposition ».

C'est alors que je suis allé voir Robert Kanters qui était directeur littéraire chez Denoël. Je lui ai demandé combien il me donnerait d'ailleurs pour un roman policier. Nous nous sommes entendus. Je me suis enfermé chez moi. Je me souviens que c'était en février. J'ai écrit *Com-*

partiments tueurs en 10 jours. Je me suis reposé deux jours. Puis j'ai écrit *Piège pour Cendrillon* en une semaine. Ensuite j'ai remis mes manuscrits à Kanters. Voilà ».

Mais pourquoi ce changement d'identité ? Qu'est-ce qui explique que Rossi, l'auteur de *Les Mal Partis*, ait laissé sa place à Japrisot ? « Tout d'abord, il faut vous dire que je n'avais pas écrit de roman depuis 10 ans. Et lorsque j'ai présenté *Compartmentments tueurs* et *Piège pour Cendrillon*, il a été décidé de réimprimer *Les Mal Partis* qu'on avait quelque peu oublié ». En ajoutant une autre identité, « je me suis dit que je pourrais bénéficier ainsi de la double critique. C'est comme ça qu'est né Sébastien Japrisot ».

Fait cocasse, vous avez obtenu le Prix de l'unanimité à la faveur de la réédition, et non de la première édition de *Les Mal Partis*. C'était un sacré jury ? « Et comment ! Sartre, Simone de Beauvoir, Adamov, Aragon et Robert Merle, c'était quelque chose. D'autant que ce prix, faute d'unanimité, n'avait pas été accordé pendant 19 ans. C'est Mac Orlan qui l'avait obtenu avant moi ».

Comment se fait-il que pendant 10 ans, soit entre *Les Mal Partis* et *Compartmentments tueurs*, vous n'avez pas écrit. Après tout le fisc a frappé à votre porte bien des années après votre premier roman. Pourquoi un silence aussi long ? « L'amour. Tout simplement ! ». Ah ! Bon ! « *Les Mal Partis* m'ont rapporté pas mal d'argent grâce à la traduction américaine. J'avais touché 35 000 \$. Dans ces années-là, c'était beaucoup d'argent. J'étais jeune. J'étais amoureux. J'ai pris du bon temps. Je me suis acheté une maison à la campagne. Et pendant quatre ans, je me suis amusé. J'ai même cru que je prenais ma retraite ».

Les Mal Partis, en plus du Prix de l'unanimité, vous a permis de prendre du bon temps. Puis l'impôt vous tombe dessus. Vous écrivez *Compartmentments tueurs*. Un roman dont l'adaptation cinématographique va porter chance aussi bien à Costa-Gavras qu'à Montand. *Piège pour Cendrillon* est publié, vous obtenez le Grand prix de la littérature policière. Puis vous écrivez *La dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil*. Le roman est traduit en anglais. Et bingo ! Vous obtenez le *Best Crime Novel*. Que le pays de Conan Doyle, John Buchan, Graham Greene, Eric Am-

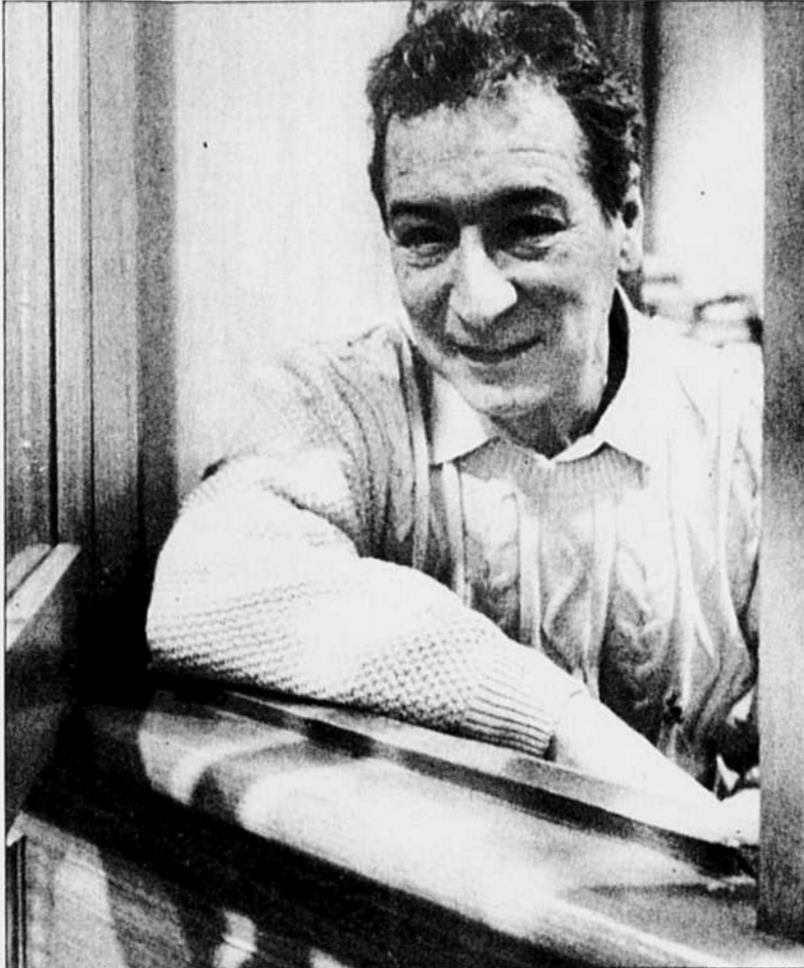


PHOTO JACQUES GRENIER

Sébastien Japrisot

bler, John Le Carré... que le pays qui cultive le policier avec autant de soin que la pelouse de Wimbledon vous donne ce prix, cela a dû vous faire un beau velours ?

« J'ai été très impressionné. Je garde d'ailleurs un souvenir d'autant plus vif de la remise que j'ai fais des gaffes. À un moment donné, c'était au Dorchester à Londres, quelqu'un a fait un discours en anglais. Je ne comprenais rien. Je ne savais pas qu'il faisait mon éloge. À la fin, tout le monde a applaudi. Alors, moi aussi je me met à applaudir. Puis, un éditeur, très anglais, très poli, m'explique de quoi il retourne tout en me soufflant à l'oreille : vous en faites trop cher ami. Vous en faites trop ».

« Ensuite, une dame qui savait que j'avais vécu à Hollywood, qui savait que je connaissais Hollywood, commence à me poser des questions sur

ce que j'avais fait là-bas. Puis, elle me confie qu'elle aussi a vécu à Hollywood. Alors, je me mets à lui poser des questions en pensant qu'elle avait dû être monteuze ou assistante. C'est alors qu'elle m'a dit qu'elle avait été actrice. Un peu étonné, je rétorque : « Ah ! Bon ! ». Et alors, très gentiment, très poliment, elle me dit : « Je crois même que j'ai été ce qu'on appelle là-bas une star ». Je commençais à paniquer. Je fondais. J'étais gêné. Alors j'ai fait un effort de mémoire. Heureusement, j'ai eu un flash. C'était Luise Rainer ! J'avais quand même fait une bourde ».

À la fin des années 70, il y a eu *L'été meurtrier* que Jean Becker a adapté au cinéma. Est-ce que vous avez été influencé par William Faulkner. Le Faulkner du *Bruit et la fureur* ? « Non ! Pas du tout ». Pourtant, entre vous, entre ces deux romans, il y a plus d'un point commun : l'emploi du je ; une structure semblable et, surtout, une unité de temps complètement éclatée. « Ce n'est pas la première fois qu'on me signale cela. C'est intéressant parce que de Faulkner, je connais surtout *Tandis que jagonise*, et que de toute façon, en ce qui concerne la littérature américaine, je suis un fana de Hemingway. Pour moi, Hemingway est un grand, un très grand styliste ».

En exergue de votre dernier roman, *Un long dimanche de fiançailles*, comme pour *Piège pour Cendrillon*, vous citez Lewis Carroll. Qui plus est, dans les deux cas vous commencez par *il était une fois* ? « Oui, dans les deux cas j'ai porté en moi les premières phrases pendant des années. En ce qui concerne *Un long dimanche de fiançailles*, j'ai gardé la première et la dernière phrases depuis les années 70. Elles étaient en moi bien avant que je ne commence à écrire mon histoire. Il faut que je sente l'histoire. Pour mon dernier livre, par exemple, j'ai accumulé beaucoup de documentation. J'ai lu sur la guerre de 14-18. L'histoire, c'est ce qu'il y a de plus important. C'est une politesse que nous devons avoir envers tout lecteur ».

« Vous savez, être écrivain ce n'est pas un métier. C'est un état ».

Truffer l'histoire

HISTOIRE QUI FUT HEUREUSE, PUIS DOULOUREUSE ET FUNESTE

Pietro Citati
Traduit par Brigitte Pérol
Gallimard, 1991, 178 pages.

Hervé Guay

PIETRO CITATI se spécialise dans la biographie littéraire (Tolstoï, Katherine Mansfield, Kafka, Goethe) grâce à quoi on lui a décerné en 1984 la plus haute récompense littéraire italienne, le prix Strega. Cependant, dans son dernier livre qui, incidemment, a remporté le Médicis de l'essai, il s'éloigne du genre encore plus que de coutume, sans pour autant se départir des acquis qui le lui ont fait maîtriser.

La force de cet historien réside surtout dans les libertés qu'il prend avec l'Histoire. Elle vient précisément de sa capacité de reconstituer les nombreux vides que laissent les vies humaines. Si bien que ce que le lecteur a sous les yeux témoigne davantage de l'auteur que de l'existence qu'il est censé raconter. En fait, il donne la version Citati des êtres et des événements, une vision érpusculaire, empreinte de nostalgie.

Sa démarche trouve ici une pertinence déculpée du fait qu'à la faveur d'une correspondance étonnante (miraculeusement restée dans la famille), l'auteur redonne vie à ses arrière-grands parents. À travers la passion partagée de Clementina Santivale et de Gaetano Citati, se déroule la première moitié du XIXe siècle, tour à tour en France, en Italie, en Algérie et en Égypte.

Cependant, sous cette chronique bourgeoise, se cache une odyssee

antique. Clementina, sans le savoir, porte le masque d'Actéon. Les siens en viendront à la déchirer, semblables en cela aux chiens de celui qui a assisté au bain de Diane. Pourquoi elle ? Nul n'échappe à son destin, semble répondre Citati.

Il est inacceptable que les Dieux soient si injustes, objecte Clementina, en écho à cette citation au bas d'une fresque du Parmesan : « Si c'est le Sort qui mène en ces lieux le malheureux Actéon, pourquoi le jeter en pâture à ses chiens ? Seule la faute doit attirer sur le mortel le châtime ».

À la lumière des Anciens, Citati revisite donc deux destinées qu'il tire vers le roman, n'hésitant ni à utiliser ses sources quand il le juge à propos, ni à s'inspirer d'écrits d'époque pour recréer les images mentales de ses personnages. Un exemple de cela : les impressions algériennes de Clementina s'inspirent de celles d'Eugène Fromentin.

Voilà pourquoi on pourrait parler des collages de Citati si celui-ci ne lisait pas ses ouvrages jusqu'à les rendre parfaitement singuliers, son style étant repérable de la première à la dernière ligne. Témoine cette description de Clementina qui déborde de références de toutes sortes.

« En ces temps où certains imolaient si volontiers l'intelligence sur le bûcher des passions, ou erriaient à la recherche de leur bon sens perdu, elle était, elle, nette, précise, *perpendicularitaire* comme un personnage de Jane Austen ».

En même temps que la chronique familiale attachante qu'il a menée à bon port, le jury du Médicis a sagement voulu distinguer l'écriture truffée de culture qui caractérise Citati.

Inhumain, trop inhumain

LE XIe COMMANDEMENT

André Glucksmann
Flammmarion, 1991, 345 pages.

Marcel Fournier

COMME SI NOUS n'avions pas assez de dix commandements, André Glucksmann nous en invente un onzième : « Que rien de ce qui est inhumain ne te sois étranger ». Connu pour ses batailles contre les maîtres-penseurs et identifié à la « nouvelle philosophie », l'essayiste français aborde aujourd'hui la morale et se pose la question toute simple : « comment se conduire ? ».

L'histoire du XXIe siècle avec ce qu'il a charrié d'inhumanité est terrifiante : l'apocalypse 14-18, Verdun, les plaines de Champagne, Guernica, les plages de Normandie, Stalingrad, Treblinka, Auschwitz. Plus question pour Glucksmann de réhabiliter l'humanisme, surtout lorsqu'on sait que les hommes se sont entretelés au nom de l'humanité et de la civilisation. Comment après être devenus à ce point immoral, pourrions-nous bâtir quelque morale ?

Il y a quelques raisons de désespérer. Le rejet de toute valeur conduit d'ailleurs au désarroi le plus profond. C'est là, selon Glucksmann, le début de l'intégrisme, quel qu'il soit. Par intégrisme, il faut d'abord entendre ici une « réaction de complète fermeture aux mutations sociales et mentales » : il s'agit d'une « réaction agressive à ce qui est tenu pour le comble des agressions ». L'intégrisme n'est donc pas spécialement lié à l'une ou l'autre des religions ; il n'est pas lié non plus à l'un ou l'autre courant politique.

Glucksmann a déjà établi l'équation Hitler = Staline en matière de technique concentrationnaire ; peu soucieux des nuances, se moquant des savants analystes qui veulent toujours introduire des distinctions, il met tout dans le même sac : le nazisme, le communisme, les ferveurs

islamiques, l'antiaméricanisme, l'antisémitisme, etc. Et qu'ils soient prolétaires, tiers-mondistes ou écologistes, les mouvements de libération participent à la « culture fondamentaliste », avec leur lubis de ressusciter un passé révolu et leur haine de l'Occident.

L'intégrisme moderne apparaît donc comme une « insurrection anti-occidentale contre l'Occident », une « réaction pure face à un Occident déçu et décevant ». C'est aujourd'hui le Mal.

Pas facile de s'en sortir ! Que peut-on faire lorsque 1) il n'y a plus de bon dieu ; 2) que le monde est un désordre et 3) que l'homme est le lieu de l'inhumain ? Sommes-nous condamnés au nihilisme, à l'impuissance ? Pas nécessairement, répond Glucksmann, car nous avons la capacité de reconnaître notre inhumanité, de prendre conscience de nos « défauts éthiques ». Mais à la condition de se méfier de celui qui nous veut du bien car « qui veut faire l'ange fait la Bête ». Et pas question de faire confiance à l'intellectuel, ce « quelqu'un qui croit aux valeurs » : il a failli à sa tâche, il a menti aux autres et il s'est menti à lui-même. Glucksmann espère pour sa part « l'apparition du citoyen philosophe » : seul celui-ci saura « prendre conscience du mal pour tenter de le combattre ».

Qui refusera un peu de sagesse ? André Glucksmann sait se faire convaincant, avec son style alerte, ses belles formules et ses citations bien trouvées. Mais il oublie que le plus difficile n'est pas d'éduquer un règlement mais de le faire respecter ; il faut de l'organisation, un peu de la mobilisation. Avec les commandements viennent les rabbins et les prêtres, les synagogues et les églises. La morale échappe rarement à la religion et la religion est elle-même source d'orthodoxie et d'intégrisme. En sortant de sa « caverne », le philosophe ne risque-t-il pas de se retrouver dans un temple ?

Michel Dorais
TOUS LES HOMMES LE FONT
Parcours de la sexualité masculine
Comment fonctionne l'érotisme masculin ?
Comment les hommes construisent-ils leurs fantasmes ?
De quelle façon choisissent-ils leurs partenaires ?
Une enquête inédite chez les hommes, témoignages à l'appui.
247 pages - 18,95 \$

LA PETITE MAISON
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

vib éditeur

revue **possibles** hiver 1992

possibles
VOLUME 16 • NUMÉRO 1 • HIVER 1992

L'autre MONTREAL

À la veille des fêtes qui marqueront son anniversaire, le Montréal de Jean Doré soulève bien peu d'optimisme et d'enthousiasme chez ceux et celles qui y habitent et y travaillent. Pourtant, dans les quartiers et chez les groupes culturels et communautaires, un autre Montréal existe, d'où pourrait bien émerger le projet politique nécessaire à la solution des problèmes économiques et sociaux actuels, à l'aube de l'an 2000.

ESSAIS ET ANALYSES
Les sept plaies de Montréal
JEAN-FRANÇOIS ASSÉLIN
La démocratie à Montréal, pourquoi ?
GUY BOURASSA
Quitter Montréal
YVAN COMEAU
Les ambiguïtés de la consultation publique
PIERRE HAMEL
La démocratie économique communautaire
JEAN-MARC FONTAN
L'école dans la ville
RAYMONDE SAVARD
Les maisons de la culture
BENOÎT LAFORTUNE
Si Montréal était une actrice
AMINE TEHAMI
Montréal en l'an 2000
PIERRE YVES MELANÇON
IMAGE
La montagne des jours
GILBERT BOYER

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION
L'autogestion à Montréal : une bonne idée qui ne réussit pas à décoller
HENRI LAMOUREUX
FICTION
Point de vue
CHRISTIAN MISTRAL
Le Tour du sein
JEANNE PARVCHAUD
Taureau
SYLVIE MASSICOTTE
RÉFLEXION
Le trou noir
DANIEL GAGNON
CHRONIQUES
Nationalismes
GABRIEL GAGNON
Chronique de la vie quotidienne
YVAN COMEAU
Les Médailles de Possibles
UBAID H. NATIER
COURTEPOINTES

Bulletin d'abonnement
Abonnement institutionnel: 35,00 \$
Abonnement de soutien: 35,00 \$
le numéro: 7,00 \$

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal,
Québec
H3S 2S4

NOM.....
ADRESSE.....
VILLE..... CODE POSTAL.....
PROVINCE..... TÉLÉPHONE.....
OCCUPATION.....
CI-JOINT..... MANDAT-POSTE AU MONTANT DE 21,00 \$ POUR UN
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO.....

PIERRE ST-JAK GASTON MIROU BERNARD BUISSON

LA MARCHÉ À L'AMOUR

DU 18 AU 21 DÉCEMBRE À 20H30

BILLETTS
125
145

UNE CO-PRODUCTION DU
THEATRI
EN APPELL
3700 SAINT-DOMINIQUE

RÉSERVATIONS
843-7738

LE DEVOIR

L le plaisir des
Livres

Retour à la terre promise

DEBORAH ET LES ANGES DISSIPÉS

Paula Jacques
Mercure de France
1991, 347 pages

Francine Bordeleau

PAR HASARD il se dégage de la production littéraire, certaines saisons,

des thèmes précis. Comme en réponse aux *Lettres à la N.R.F.* de Céline, le grand écrivain à l'antisémitisme désolant, on a pu lire cet automne le sublime *Sous l'étoile du chien*, de Bernard Puech, l'impressionnant premier roman de Patrick Séry. *Le maître et le scorpion*, et maintenant *Deborah et les anges dissipés*, prix Fémina 1991. Paula Jacques est née au Caire, et

c'est du Vieux-Quartier-Juif qu'elle nous entretient. Le récit commence en avril 1948, l'année de la création de l'État d'Israël.

Le ghetto est alors habité par près de 10 000 âmes qui vivent dans des conditions aberrantes; une dévastatrice épidémie de choléra fait rage. Les « anges dissipés » du titre, ce sont des gens comme Zacharie Borkitas, l'officier de police Klapisch,

Belardo Cormazannò le dandy, l'avaricieux Chemtov, tous liés à une invraisemblable oeuvre de bienfaisance destinée à soulager quelque peu les misères de la communauté juive défavorisée. « Benefactors » ? De petits escrocs plutôt, et clients assidus du bordel juif, là où règne l'incomparable Rachel surnommée « Fleur de péché ».

Tout allait on ne peut mieux, chacun tirant profit de la bienfaisance sauf les démunis, jusqu'à ce que Deborah Lewin, fille du médecin américain « Red Max », annonce son ar-

rivée. Juif, Red Max consacre une partie de sa fortune au bien-être de la diaspora; il s'était jadis pris d'amitié pour Belardo rencontré en Amérique et lui avait fait don d'une forte somme pour la mise sur pied d'une oeuvre de bienfaisance cairote et la création d'un orphelinat de jeunes filles.

On l'aura compris, l'orphelinat n'a jamais vu le jour. Mais Klapisch imagine un stratagème : pour le temps que durera la visite de Deborah, le bordel sera transformé en orphelinat dont la directrice est Fleur

de péché. On imagine aisément les quiproquos et la fureur de Deborah découvrant le pot aux roses dans une scène dont je vous ménage la surprise.

Cela se passe pendant la proclamation de l'État d'Israël et la guerre à laquelle elle donne lieu. Les romans mêlant la fiction à l'Histoire ne se comptent plus et ne sont pas tous réussis. Celui de Paula Jacques est passionnant. Cette romancière au style baroque séduisant et efficace signe ici un vrai petit chef d'oeuvre.

Champigny

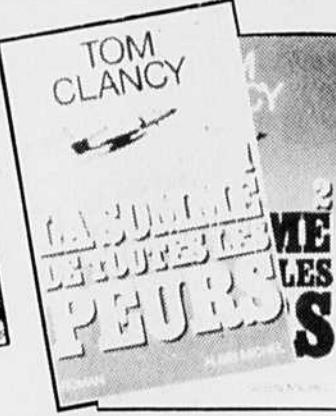
DE TOUT, POUR TOUS, ET EN GRAND!



présenté par Bernard Pivot
Ed. Albin Michel
rég. 44,95 \$ **33,95 \$**



par Jean-Charles Sournia
Ed. Larousse
rég. 195,00 \$ **145,00 \$**



par Tom Clancy
Ed. Albin Michel
rég. 21,95 \$ ch. **16,95 \$ ch.**



par Martin Handford
Ed. Grund
rég. 19,95 \$ **14,95 \$**



par D. et M. Frémy
Ed. Robert Laffont
rég. 49,95 \$ **37,95 \$**



Ed. Larousse
rég. 49,95 \$ **41,95 \$**



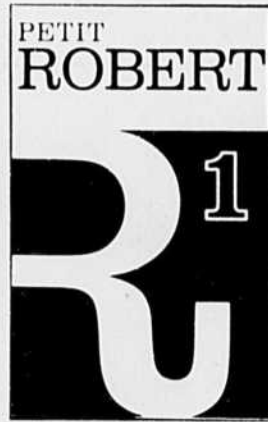
Ed. Larousse
rég. 24,95 \$ **18,95 \$**



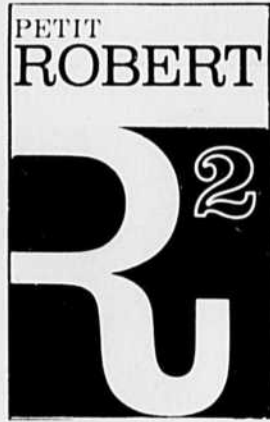
Ed. Larousse
rég. 74,95 \$ **55,95 \$**



Ed. Robert
rég. 36,95 \$ **29,95 \$**



Ed. Robert
rég. 66,95 \$ **44,95 \$**



Ed. Robert
rég. 79,95 \$ **66,95 \$**



Ed. Larousse
rég. 79,95 \$ **59,95 \$**



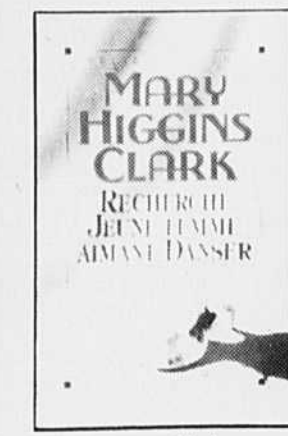
Ed. Harrap
rég. 39,95 \$ **29,95 \$**



par Robert Ludlum
Ed. Robert Laffont
rég. 24,95 \$ **18,95 \$**



par Mario Puzo
Ed. Robert Laffont
rég. 19,95 \$ **14,95 \$**



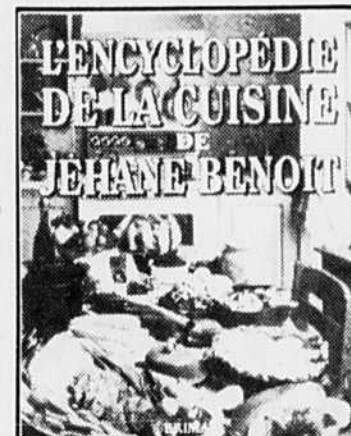
par Mary H. Clark
Ed. Albin Michel
rég. 19,95 \$ **14,95 \$**



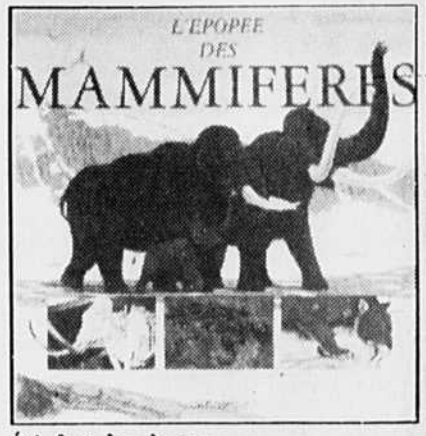
par Paul Ohl
Ed. Québec Amérique
rég. 22,95 \$ **16,95 \$**



Romans Jeunesse (32 Titres)
Ed. Courte Echelle
rég. 7,95 \$ ch. **5,95 \$ ch.**



Ed. Brimar / Erpi
rég. 39,95 \$ **29,95 \$**



Ed. Intrinsic
rég. 29,95 \$ **22,50 \$**



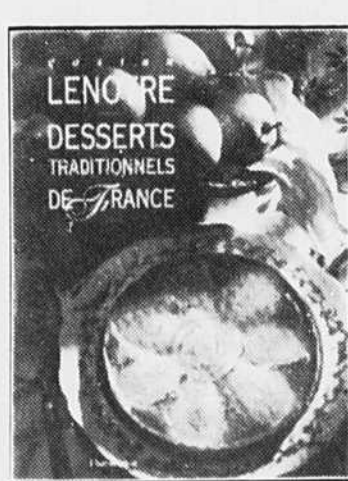
par Donald Goddard
Ed. Herscher
rég. 195,00 \$ **135,00 \$**



par Mia & Klaus
Ed. Libre Expression
rég. 125,00 \$ **95,00 \$**



par K. Sagner-Duchting
Ed. Taschen
rég. 24,95 \$ **18,95 \$**



par Gaston Lenôtre
Ed. Flammarion
rég. 78,00 \$ **58,95 \$**



par Gustave Flaubert (2 cassettes)
La Voix de son Livre
rég. 36,95 \$ ch. **27,95 \$ ch.**

Illustr. de Gilles Tibo, tirée de Simon et les flocons de neiges, Ed. Livres Toundra

La plus grande librairie francophone en Amérique du Nord!
Pierre Vennat, La Presse
Magnifique!
Francine Grimaldi, CBF, Bonjour!

Prix en vigueur du
5 au 11 décembre inclusivement

OUVERT 7 JOURS DE 9H À 22H
STATIONNEMENT ET ENTRÉE À
L'ARRIÈRE RUE DROLET

REVUES LIVRES DISQUES

Champigny

4380, SAINT-DENIS, MONTRÉAL, QC
H2J 2L1
TÉL.: (514) 844-2587
MONT-ROYAL
FAX: (514) 848-0169



Andrée MAILLET

▲ choses écrites

Carnet 12

PEUT-ÊTRE faut-il rappeler ce fait révoltant et scandaleux : en décembre 1989, un fou furieux entra dans une classe de Polytechnique armé d'une mitraillette, donna l'ordre au professeur, un homme, et aux élèves mâles, de sortir de la salle car il ne voulait du mal qu'aux filles féministes. — Et que les hommes et les jeunes gens obtempèrent !

Dans aucun pays du monde à aucune époque, une lâcheté pareille n'a jamais été signalée, consignée. Nulle part ailleurs, eut-elle été possible. Elle demeure, à mes yeux, de notre dépression collective actuelle le symptôme le plus grave et le plus profond. Le refus d'assistance à personne en danger est, nonobstant, un acte criminel par omission ; il mérite châtement. En est-il un seul de ces hommes qui se soit dénoncé, ait demandé pardon aux mères et aux pères de ces jeunes filles qu'ils ont laissées se faire tuer ? Ce professeur en autorité est-il encore en place ? Tout se paie. D'abord par la conscience. Et, sinon, elle se ravale en-deçà de l'humain.

Donc, à propos de l'assassinat des 14 étudiantes de Polytechnique par un garçon dément, Gamil Garbhi (dit Marc Lépine), déchiré entre un Islam mal compris et les iniquités bien connues de chez nous. Nous avions alors fort mal accueilli le texte le plus malhonnêtement pensé du frère Desbiens *alias* un Tei — qui s'est mis depuis, de lui-même, je l'espère pour lui, un bâillon.

Mais, pour laver tant de propos agressifs écrits à cette époque et publiés contre les féministes, un texte emporté, chevaleresque, une sainte colère de Jean Larose dénonçant cette lâcheté, cette veulerie masculine sans précédent nulle part, perpétrées par un professeur et des étudiants — des hommes ? — abandonnant leurs compagnes étudiantes à la furie meurtrière d'un homme armé, lâcheté dont nous venions tous d'être témoins. Peut-être étions-nous trop atterrés par un massacre unique dans nos annales pour réagir sagement, c'est-à-dire à sa manière à lui, Jean Larose. Jusqu'à présent,

en tout ce qu'il a dit et écrit, un homme sans peur et sans reproche.

C'était il y a deux ans. À cette époque, le Québec prenait en charge le monument à la gloire de la révolution algérienne. Le Québec, par une grande société d'ingénierie, vendait son ciment, donc du sable (!) à l'Algérie. Après cette tragédie pour Mme Lépine aussi, qui venait de perdre un fils, M. Garbhi (père de Gamil-Marc) ne soufflait mot depuis son Algérie natale. Et, pendant ces événements, un grand voile noir s'étendait sur tous les médias d'ici comme s'il signifiait un deuil trop intime pour en discuter entre nous... Ou alors quoi ?

Dans les affaires de meurtre, on cherche les vrais motifs, les vraies causes de la tragédie. Il y a deux ans, rien de cela ne fut fait de ce qui est normal et habituel. Mais, des thérapeutes furent mandatés pour soustraire au plus tôt les consciences aux justes remords et à leurs responsabilités, aux nôtres. « N'y pensons plus, allons de l'avant », parut-on dire. Il y avait même une hâte plus qu'étrange à écarter, voire supprimer une période très sombre, un deuil, un vrai, qui aurait dû être décrété deuil national 14 fois plus long que pour un homme politique.

Et moi, qu'ai-je fait, ce Noël-là (avant, pendant et après) ? Pleuré. Pleuré avec les parents des étudiantes-martyrs. Mentalement à côté d'eux. N'osant le leur faire savoir. Combien insignifiante mon émotion, auprès de leur chagrin ! Et penser : Seigneur, merci ! Ma fille il y a eu, un vrai, un deuil. Et mes quatre petites filles, vivantes. Puisque mes fils et mes petits-fils n'auraient rien risqué, je ne pensai qu'à elles.

Les raisons de me reposer ne me font pas défaut, elles me servent à ne pas assombrir le Noël des enfants. Nous, les femmes, la pudeur nous étouffe, dirait-on. Or, je sens qu'il n'en est pas une seule d'entre nous, au Québec, qui ne se soit mis le cœur en berne, ce Noël. Nous avons toutes prié, pensé aux parents de ces filles de Polytechnique : bonnes, brillantes, l'honneur et la lumière de notre peuple ; aimées et élevées avec les plus grands soins pour servir au plus haut niveau. Comment aurions-nous su leur dire que leurs chères filles étaient aussi les nôtres à travers cette cacophonie de : « Personne n'est coupable ! Ce crime en causera d'autres ! Que les féministes ne s'accaparent pas de cette horreur », et caetera.

Conseil tenu par des rats (1) (La Fontaine) ? Mais, nous aurions dû ! nous aurions dû ! Et les parents des



lâches, marcher au cimetière avec de la cendre sur la tête. La peur est naturelle ? C'est en la surmontant que l'on devient humain. Et le courage, c'est anti-naturel ? Ah ! Ce rideau de fer, ce rideau d'amante, cette muraille de flammes qui est parfois contre nous la parole masculine !... Un homme, un seul, osa se tenir debout, attaquer la veulerie, nous défendre. (*Dialogue des Carmélites* : « Là où il y a une Carmélite, il y a le Carmel »). Jean Larose a parlé comme un homme ; était-ce dans le DEVOIR ? Là où il y avait un homme, il y avait aussi l'humanité masculine.

26 OCTOBRE 1991 — D'Ernest Renan : « Ce qu'on dit de soi est toujours poésie » (...). Il parlait de ses souvenirs d'enfance. Ainsi, on avait prié ma petite sœur de noter, elle aussi, ses impressions de voyage. Maman recopiait les siennes, les miennes, les enjolivaient pas, je ne m'y reconnaîtrai pas du tout. Mes vrais écrits de 1933, ceux qui vont du cœur à l'Autre, sont mes lettres à mon père qui les conservait pour sa mère, ma Bonne-Maman.

LA FRANCE, 1933. Sur les murailles : Mort aux Juifs ! Vive Hitler ! Mort à Hitler ! Et en Laurencie, écrit sur les parois de gros blocs erratiques : Le Crédit social s'en vient ! Même siècle, autre époque. Tous ces slogans me paraissent à la fois menaçants et

pas vrais. (Irréels, dira-t-on aujourd'hui).

SOUVENIRS, SOUVENIRS... À 15 ans, je savais que je m'exprimerais éventuellement par l'écriture. N'en avais-je pas décidé six ans plus tôt ? Je me taillerais un jour une place dans la littérature de ma nation. Il ne me paraissait pas important alors d'être lue en France, ni traduite en toutes sortes de langues. Sous ce rapport, je n'ai pas changé. Dans la France d'aujourd'hui, publier — je ne dis pas écrire — c'est un commerce.

Et il y a là-bas plus d'excellents écrivains que n'en ont besoin les 60 millions de Français. Alors qu'ici, écrire et publier, c'est encore faire du sang, de la chair, du souffle, de l'âme : nous montrons ce que nous sommes. À condition de le faire en français.

Nous y sommes, là, encore, pour toujours si nous savons aider le ciel. Ce pays, le nôtre, qu'il vive ! qu'il ne cesse de se construire ! Témoignant de l'être humain, de son originalité, son pouvoir de se renouveler dans un climat extraordinaire. J'écris — ou je publie, plutôt — afin de maintenir, de participer au développement du Canada-Français. D'accroître son imaginaire, d'étendre son passé, son présent et son avenir. Tout ceci à l'instar de nombreux romanciers, poètes-chanteurs, de dramaturges, d'essayistes, d'historiens. Une littérature est un réseau de réactions caténaires. Ceux qui la font en sont conscients.

P.S. QUI A TOUT À VOIR. L'enthousiasme du premier ministre de l'Ontario pour l'expression *La société distincte* est un masque de Halloween qui cache une certaine haine. En effet, les deux mots : *Société distincte* ne veulent rien dire. Rien du tout. Cette attitude fait songer au « Paris vaut bien une messe » de Henri IV, en plus cynique. Et, cette fausse querelle entre les provinces anglaises est une comédie pour noyer le poisson québécois. Nous sommes un peuple différent. Il y a un mois, le prince Charles d'Angleterre nous a qualifiés, nous les Canadiens-Français, de nation distincte — sur les ondes de Radio-Canada. Pourquoi ? Parce que le prince Charles sait parler l'anglais. Les Anglais du Canada pas encore très bien, eux. Ils sont trop multiculturalistes pour tenir vraiment au bon parler anglais.

(1) Ou par des hommes !

— A.M.

Au zoo!

TRUFO MISTO

CONTRAIREMENT à Norman Mailer, James Ellroy n'a jamais eu besoin de faire le bouffon pour être l'enfant terrible de la littérature américaine. Il est le voyou des mots. Celui qui remplit des centaines de pages où les notes noires noient constamment les blanches.

Dans le roman noir, ce grand dadaï que les mots ont sauvé de la déchéance est arrivé comme un météore. Tout le monde l'a dit. Ellroy, le « bum » authentique, a rajouté le genre. À l'appui de cette constatation, tout un chacun évoque la suite que cet écrivain a consacré à Los Angeles. Le Los Angeles des années 40, celui de la décennie d'après Raymond Chandler, l'autre géographe littéraire de cette cité des diables.

White Jazz est le dernier volet du « Quatuor de Los Angeles » qu'Ellroy a amorcé avec *Le Dahlia noir*. Ce premier volet avait séduit. Le deuxième, *Le Grand Nulle Part*, a confirmé. Le troisième, *L.A. Confidential*, fut brillant. Le dernier, *White Jazz*, c'est un coup de blues. C'est bête. C'est comme ça.

À force de multiplier les « prouesses » stylistiques en télescopant tel « truc » technique avec telle astuce oulipienne tout en faisant des clin d'oeil à des personnages qui évoluaient dans les romans antérieurs, l'ami Ellroy perd le lecteur. Du moins, si on permet un petit « je », m'a perdu. C'est qu'on a une petite tête. Alors...

Alors, lorsqu'on ajoute une histoire à une autre histoire et qu'elle-même s'ajoute à une tierce qui se mélange à une histoire inconnue qui emberlificote la trame du récit on sème en route le bipède consommateur d'histoire. On le paume totalement dans les détails de ce *White Jazz*, au point où la seule porte de sortie se résume à ses bagatelles sonores que sur son sax alto Art Pepper sculptait.

Page 98 : « Club Alabam — Tous les soirs, Au Programme, Art Pepper Quartet. Art Pepper. *Straight Life* — un des disques en miettes de Tommy K... Solo de saxo — ça couine/ça corne/ça gémit — sers-toi,



une dose, que tu descends. Ça brûle, c'est amer — pense à Meg — des parents complètement poivrés qui nous ont dégoutés de l'alcool l'un comme l'autre. Une allumette qui craque : Tommy Kafesjian au premier rang. Trois dosettes l'une après l'autre, vite — et ma respiration s'est mise à suivre la musique. Crescendo, pas de coupures, une ballade. Pure, belle saxo, piano, basse. Des murmures *Champ Dineen*. Le Champ, c'est de lui. Le disque en miettes de Tommy : *Sooo Slow Moods*.

Vous voyez le genre ? C'est le style photographique qui, s'ayant mis le pouce dans l'oeil gauche, ne voit plus droit devant soi. Ça fait que le guide, le lecteur, au bout d'un moment, abandonne. Il jette l'éponge.

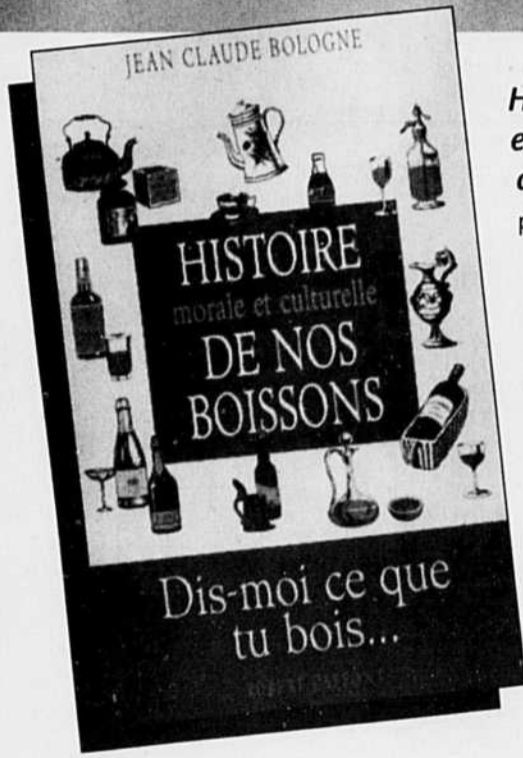
Quelle histoire ? C'est embêtant. On est comme qui dirait ennuyé. Grosso-modo, c'est une histoire de truands. De gros méchants qui pillent des magasins de fourrures. Et de gros politiciens municipaux qui font dans le vicelard. Bref, du classique. Au milieu de cette bande de zigolos, on trouve le lieutenant Dave Klein.

Le Dave, le flicard aussi vicelard que Mickey Cohen, qui, dans le genre malaisant, a un concurrent de taille en la personne de Ed Exley qui vise la mairie, le Dave, donc, raconte. C'est lui notre guide.

Le Dave, il devrait pas être lieutenant. Il devrait être guide au zoo de Granby. Et encore.

White Jazz, James Ellroy, Rivages.

Un monde à offrir



Histoire morale et culturelle de nos boissons
par Jean-Claude Bologne

Café, thé, bière, vin... L'histoire de nos boissons est riche en mythes, légendes et rivalités que ce livre retrace avec brio.

29,95 \$



49,95 \$

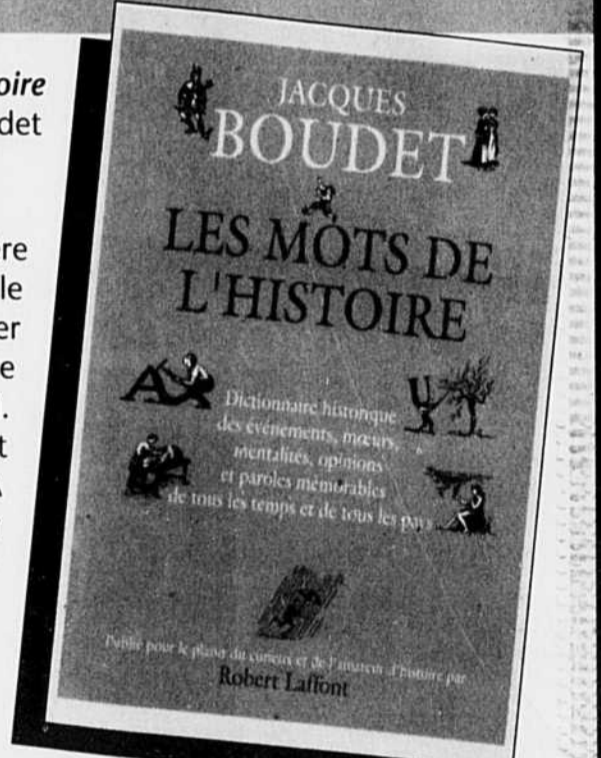
La guirlande de Julie
présentée par Irène Frain
entièrement illustré en couleurs

Comment séduire par le langage des fleurs.

Une histoire d'amour comme on n'en fait plus à l'origine du « Dites-le avec des fleurs ».

Les mots de l'histoire
par Jacques Boudet

Une nouvelle manière de voyager dans le passé et de participer à l'histoire d'aujourd'hui. Ce dictionnaire est le premier qui, de A à Z, propose pour chaque mot le florilège des expressions historiques qu'il a suscitées.



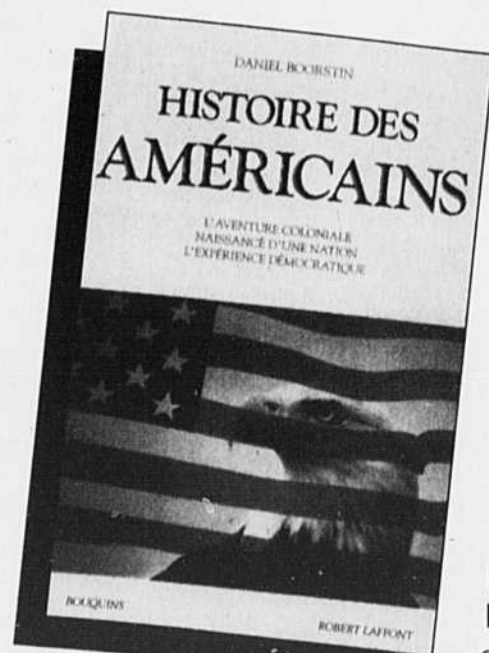
95,00 \$



Mille et cent ans de poésie française
Anthologie établie et présentée par Bernard Delvaille

300 poètes, plus de 2000 poèmes présentés chronologiquement sur onze siècles. Plus de 150 pages de notices sur les poètes, les formes et les écoles poétiques.

49,95 \$



39,95 \$

Histoire des Américains
par Daniel Boorstin

Comment s'est édifiée cette civilisation qui préfigure peut-être la civilisation mondiale de demain ? Une œuvre colossale par l'un des plus grands historiens américains d'aujourd'hui.

ROBERT LAFFONT

